Parabole

REVUE BIBLIQUE POPULAIRE · PUBLICATION **SOCABI**

JUIN 2017 · VOL XXXIII N°2

LES ÉVANGILES : DES COMMUNAUTÉS À L'ŒUVRE

DOSSIER
Les Évangiles : de la production à la réception

RENCONTRE
René Guay

GENS DE PAROLE
Congrégation des Filles de Marie-de-l'Assomption

Parabole

SOMMAIRE

JUIN
VOL XXXIII Nº2
2017

LES ÉVANGILES : DES COMMUNAUTÉS À L'ŒUVRE

AVANT-PROPOS

03 *Les Évangiles : des communautés à l'oeuvre*
Francis DAOUST

DOSSIER
Les Évangiles : de la production à la réception

04 *Qui est le « nous » du Dieu-avec-nous?*
Sébastien DOANE

08 *Que le lecteur comprenne! La rédaction de l'évangile et l'histoire de la communauté de Marc*
Guy BONNEAU

12 *Des communautés à recentrer sur l'esprit qui anime Jésus*
Jean-Yves THÉRIAULT

16 *Le témoignage du disciple bien-aimé à sa communauté*
Gérald CARON

20 *La communauté derrière la Septante grecque*
Hervé TREMBLAY o.p.

ENTREVUE
23 *Lire la Bible, c'est bien. découvrir la Parole, c'est mieux*
René GUAY, Philippe VAILLANCOURT

GENS DE PAROLE
25 *Une histoire de femmes à raconter*
Irène PELLETIER, f.m.a.

PISTES DE RÉFLEXION
27 Francine VINCENT
Geneviève BOUCHER

LE SOCABIEN
28

30 *« Un temps pour chercher, et un temps pour perdre »* (Qo 3,6)

Prochain numéro !

Le numéro de septembre
Car vous avez été étrangers

Vous pouvez lire les numéros précédents
www.interbible.org/socabi/parabole.html

CONSEIL D'ADMINISTRATION
Président : Timothy SCOTT, c.s.b.
Vice-présidente : Christiane CLOUTIER-DUPUIS
Secrétaire et trésorier : Jean GROU
Évêque ponens : Mgr Paul-André DUROCHER
Administrateurs : André BEAUCHAMP, Yves GUILLEMETTE *ptre,* Clément VIGNEAULT

DIRECTEUR GÉNÉRAL
Francis DAOUST

COMITÉ DE RÉDACTION
Patrice BERGERON, Geneviève BOUCHER, Francis DAOUST, Yves GUILLEMETTE *ptre*, Francine VINCENT

COLLABORATION À CE NUMÉRO
Guy BONNEAU, Geneviève BOUCHER, Gérald CARON, Francis DAOUST, Sébastien DOANE, René GUAY, Irène PELLETIER, f.m.a., Jean-Yves THÉRIAULT, Hervé TREMBLAY o.p., Philippe VAILLANCOURT, Francine VINCENT

CONCEPTION GRAPHIQUE
Fabiola ROY

ISSN 2291-2428 (En ligne)

PUBLICITÉ ET ABONNEMENTS
Vous aimez la revue?
Contribuez à sa diffusion

Société catholique de la Bible
2000 rue Sherbrooke Ouest, Montréal (Québec) H3H 1G4

Francis DAOUST • (514) 677-5431

directeur@socabi.org

Vos commentaires *sont les bienvenus* Merci!

Abonnement en ligne
www.interbible.org/socabi/parabole.html

AMéCO Association des médias catholiques et œcuméniques

Membre de l'Association des médias catholiques et œcuméniques

AVANT-PROPOS

LES ÉVANGILES : DES COMMUNAUTÉS À L'OEUVRE

Francis DAOUST
Bibliste, directeur général de SOCABI

Nous avons souvent le réflexe d'identifier les auteurs des Évangiles à quatre personnages bien précis de la tradition chrétienne : Matthieu le collecteur d'impôt, Marc le compagnon de Paul puis de Pierre, Luc le médecin et Jean le disciple bien-aimé. Les quatre Évangiles sont pourtant des écrits anonymes; ils ne sont pas signés et on ne retrouve nulle part dans le texte le nom de leurs auteurs. Ils ont circulé comme tels durant quelques décennies et ce n'est qu'au deuxième siècle qu'ils ont finalement été attribués aux personnages que l'on connait, par souci d'établir solidement la tradition apostolique.

Bien que chaque Évangile constitue un tout cohérent, les recherches récentes décèlent plusieurs mains à l'œuvre dans le processus de rédaction. On peut penser entre autres au texte court du deuxième Évangile qui se terminait en *Mc* 16, 8 et auquel ont été ajoutés ultérieurement onze versets au style bien différent. On parle même parfois de communautés comme auteurs des Évangiles. Mais de façon plus importante, l'intérêt des chercheurs s'est déplacé du pôle de l'auteur vers celui de l'auditoire. Ceux-ci aspirent moins à savoir *qui* a rédigé les Évangiles et davantage à déterminer *pour qui* ils furent écrits et surtout *pourquoi* ils le furent.

C'est le thème que nous abordons dans le présent numéro de *Parabole*. Or, chaque article va dans le même sens. Ils affirment tous que les Évangiles ne sont pas des biographies de Jésus au sens propre. En effet, bien qu'ils soient des témoignages fiables qui permettent aux lecteurs d'avoir une meilleure connaissance du Jésus historique, ce sont avant tout des outils didactiques. Ils ont pour but d'instruire les communautés chrétiennes des premières générations au sujet de l'identité profonde de Jésus et de les guider dans leur agir entre eux et avec les autres.

Un autre point commun qui ressort de chacun des quatre articles du présent numéro est que chaque Évangile est écrit pour une communauté qui vit une forme de crise : persécution, questionnement identitaire, essoufflement évangélique, rapport difficile avec les juifs ou avec le monde païen, etc. Les auteurs sont préoccupés par ce que vit leur communauté et, à travers le récit de la vie de Jésus, offrent aux lecteurs des outils leur permettant de passer au travers de leurs difficultés et de soutenir leur foi. Et là se trouve la beauté des Évangiles : parce qu'ils sont adressés à des communautés qui ont besoin d'être affermies dans leur foi, ils demeurent pertinents pour toutes les communautés chrétiennes, des origines jusqu'à nous aujourd'hui. Ils nous parlent dans notre situation contemporaine et nous invitent, avec toutes les communautés chrétiennes de toutes les époques et de tous les endroits, à ne pas désespérer malgré les épreuves, mais à consolider notre foi et à la mettre en œuvre.

Maximino CEREZO BARREDO

Les auteurs des Évangiles offrent aux lecteurs des outils leur permettant de passer au travers de leurs difficultés et de soutenir leur foi.

Parabole

PARABOLE REVUE BIBLIQUE POPULAIRE · JUIN 2017 _ VOL XXXIII N°2

DOSSIER

Qui est le « nous » du Dieu-avec-nous?

Sébastien DOANE

Doctorant en études bibliques,
Université Laval

Liminaire

L'*Évangile de Matthieu* est considéré comme le plus juif des quatre évangiles, car il regorge de citations de l'Ancien Testament et s'adresse clairement à un groupe de chrétiens issus du judaïsme. C'est une communauté qui, malgré les difficultés rencontrées, est invitée à participer à la construction du royaume de Dieu dès maintenant. Une analyse attentive du premier évangile révèle cependant qu'il s'ouvre à un auditoire beaucoup plus large, puisque, en Jésus Christ, le salut n'est plus restreint par des limites géographiques ou ethniques. La communauté élargie de *Matthieu* est d'ailleurs appelée à continuer de s'agrandir encore aujourd'hui.

Pistes de réflexion p.27

Au début de l'*Évangile selon Matthieu*, Jésus est présenté comme « Emmanuel », Dieu-avec-nous (*Mt* 1, 23). Au dernier verset, le ressuscité proclame : « Je suis avec vous jusqu'à la fin des temps » (*Mt* 28, 20). Ces deux versets qui encadrent l'évangile laissent donc entendre qu'il y a un groupe de personnes, un « nous » et un « vous », dont l'identité est marquée par la présence de Dieu et celle du Ressuscité. Le récit de Matthieu présuppose donc un auditoire en même temps qu'il le construit. Il est plus juste de parler d'auditoire que de lecteurs, puisque le texte est conçu pour une lecture publique. D'ailleurs, nous continuons à faire l'expérience de Matthieu par l'écoute lors des célébrations liturgiques. Évidemment, cet évangile provient d'une communauté qui lui a donné naissance. Nous tenterons de reconstituer ce à quoi pouvait ressembler cette communauté par les indices temporels, géographiques et thématiques que donne cet évangile. Cependant, si une communauté est bien à la source de ce texte, celui-ci a aussi généré une communauté. Raconter, écrire, lire ou écouter ce texte transforme ceux et celles qui en font l'expérience, même aujourd'hui.

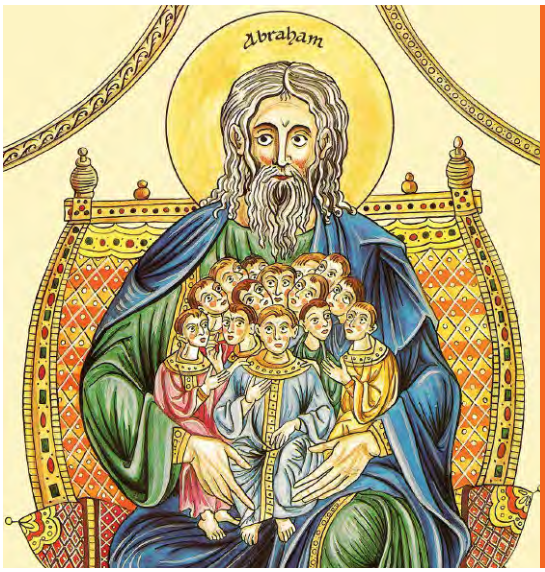
Quand?

La date de composition de l'*Évangile selon Matthieu* est incertaine. Cependant, plusieurs indices laissent croire qu'il aurait été écrit dans le dernier quart du premier siècle. Des passages tels que *Mt* 21, 43 ; 22, 7 ; 23, 16-22 ; 23, 34-39 et 27, 35 se comprennent mieux si l'on suppose une rédaction qui se situe après la destruction de Jérusalem par les Romains en l'an 70. De plus, il y a un consensus relativement stable autour de l'idée selon laquelle Matthieu dépend de Marc. Puisque Marc est généralement situé peu avant 70, il en découle que *Matthieu* a été composé quelque temps après, probablement durant les années 80. Cette époque reste marquée par la première guerre judéo-romaine contre l'aristocratie sacerdotale et le contrôle romain, qui s'est déroulée entre 66 et 73 apr. J.-C. Les premiers auditeurs de l'*Évangile selon Matthieu* ont été marqués par la destruction de Jérusalem et de son Temple. Les aspects apocalyptiques des chapitres 24 et 25 laissent entendre que cet événement était compris comme le début de la fin des temps.

VITRAIL
Christian RYAN

Le livre d'Ézéchiel s'ouvre avec une vision du char divin, lequel est entouré par quatre personnages fantastiques identiques : les quatre Vivants. Chacun possède quatre ailes, quatre mains et quatre visages : celui d'un homme, d'un lion, d'un taureau et d'un aigle.

Le symbole de l'**HOMME AILÉ** est rattaché à l'évangile de Matthieu, car celui-ci s'ouvre avec la généalogie humaine de Jésus. Il représente l'Incarnation et la nature humaine de Jésus.



Avec son interprétation créative des traditions théologiques d'Israël, la communauté de Matthieu affirme qu'elle est désormais la garante légitime de ces traditions.

Herrade DE LANDSBERG, *Le sein d'Abraham*

Où?

Le lieu d'écriture de *Matthieu* est difficile à établir. Jérôme plaçait sa composition en Palestine. Mais aujourd'hui, la plupart des experts optent plutôt pour Antioche en Syrie. Une des raisons pour cela se trouve en *Mt* 4, 24 dans une petite note propre à *Matthieu* qui affirme que la réputation de Jésus gagna toute la Syrie. D'autres possibilités sont aussi évoquées comme Césarée maritime ou Damas. Toutes ces options ont en commun d'être des villes sous domination romaine où vivent des Juifs, et en particulier, des Juifs adhérant à Jésus comme messie.

Le rapport complexe à Israël

La généalogie qui fait une synthèse de l'histoire d'Israël et les nombreuses citations des textes prophétiques dans les deux premiers chapitres de *Matthieu* révèlent le lien étroit entre cet écrit et la tradition juive. En même temps, il y a des versets qui distancient l'auditoire de *Matthieu* des personnes qui fréquentent « leurs synagogues ». On retrouve même des passages qui ont donné lieu à des interprétations antisémites telles que les sévères critiques de Jésus adressées aux scribes et aux pharisiens au chapitre 23 ou encore la réponse de la foule de Jérusalem à la condamnation de Jésus : « Nous prenons son sang sur nous et sur nos enfants! » (*Mt* 27, 25).

Comment comprendre ce paradoxe

Traditionnellement, les exégètes affirmaient que la communauté de *Matthieu* était composée de Juifs devenus chrétiens. Cette façon de présenter les choses n'est pas fausse, mais elle dénote un certain anachronisme. Au premier siècle, le mot « chrétien » n'était pas encore utilisé et le mot « Juif » était une référence plutôt nationale que religieuse. Les découvertes de Qumrân ont montré que l'identité juive était très fragmentée à cette époque. Tout laisse croire que les premiers auditeurs de l'*Évangile selon Matthieu* se considéraient comme faisant partie d'Israël, voire même comme le véritable Israël puisqu'ils ont su reconnaître le Messie de Dieu.

Avec son interprétation créative des traditions théologiques d'Israël, la communauté de *Matthieu* affirme qu'elle est désormais la garante légitime de ces traditions. La caractérisation d'Hérode dans le récit de la naissance, celle des scribes et des pharisiens au cours du ministère de Jésus, ainsi que celle des autorités juives de Jérusalem lors de la passion, mènent les lecteurs à développer un regard négatif sur ceux-ci. En quelque sorte, l'ecclésia remplace les autorités d'Israël.

Cet évangile a le potentiel de bouleverser nos propres conceptions relationnelles, religieuses, sociales et même politiques.

Matthieu est connu pour ses nombreuses citations et allusions à l'Ancien Testament. L'effet rhétorique des citations d'accomplissement a permis à la communauté matthéenne de construire son identité. Les promesses de Dieu pour Israël s'accomplissent en Jésus et ses disciples.

L'usage des Écritures par *Matthieu* est un moyen qui permet à sa communauté de s'identifier avec l'histoire d'Israël. Indirectement, ce processus prive les adversaires juifs de cette identité puisqu'ils ne partagent pas la conviction que Jésus est le Messie, point culminant de l'histoire de la relation entre Dieu et son peuple. Ce renversement permet à la communauté de *Matthieu* de relire le passé à la lumière d'un présent qui a radicalement changé avec la mort et la résurrection de Jésus.

C'est justement parce que la communauté se considère comme « Israël » qu'elle est en conflit avec les autres façons « d'être Israël ». Le récit de Caïn et Abel (*Gn* 4) en est une excellente métaphore, montrant que la violence est potentiellement plus grande entre des personnes dont la proximité pourrait faire dire qu'elles sont frères.

L'ouverture du salut

Matthieu a souvent été qualifié comme l'Évangile « le plus juif ». En effet, le premier chapitre s'ouvre avec une liste d'une quarantaine de noms de personnages de l'histoire d'Israël. Puis, dans le récit de la naissance, on retrouve cinq citations qui indiquent comment les événements accomplissent les paroles des prophètes. Tout naturellement, lorsqu'un ange du Seigneur annonce le nom que portera Jésus et en donne l'explication : « car c'est lui qui sauvera son peuple de ses péchés » (*Mt* 1, 21), les lecteurs pensent à bon droit qu'Israël est « son peuple ».

Or, la fin de l'évangile montre un retournement. Dans son dernier message, le Ressuscité envoie ses disciples vers « toutes les nations » (*Mt* 28, 19). Cette indication surprenante peut nous ramener aux indices donnés au début de l'évangile. En effet, *Mt* 1, 1 présente Jésus non seulement comme fils de David, mais aussi comme fils d'Abraham. Ce dernier est vu en même temps comme le père d'Israël et la source de la bénédiction divine pour les autres nations (*Gn* 12, 3). Il y a aussi des personnages non-juifs dans la généalogie. Par exemple, Rahab la Cananéenne et Ruth la Moabite font partie des ancêtres du Messie. Ces éléments de la généalogie soulignent qu'Israël a toujours été ouvert aux non-juifs. Enfin, les mages, un mystérieux groupe de personnages étrangers, sont les premiers à venir se prosterner devant Jésus. Ce geste sera repris par les disciples devant le Christ ressuscité lors de l'unique apparition sur la montagne en Galilée (*Mt* 20, 17). Le geste des mages montre que l'ouverture du Ressuscité vers les nations était déjà présente dans le récit de la naissance de Jésus.

En *Mt* 2, l'ethnicité n'est pas le critère qui détermine l'appartenance au groupe de Jésus, comme le laisserait croire l'opposition se dessinant entre Hérode et Jésus, deux personnages présentés chacun comme « roi des Judéens ». L'interprétation classique qui fait une lecture ethnique de *Mt* 2 est caricaturale lorsqu'elle représente de bons Gentils et de mauvais Juifs. La polarisation des personnages se fait plutôt par rapport à leur réaction vis-à-vis Jésus. Ceux qui répondent positivement, comme les mages (Gentils?) et les disciples (Juifs) sont caractérisés par leurs positions sociales de rang inférieur et par leur capacité à se mettre en mouvement. Au contraire, les personnages qui réagissent négativement face à Jésus, comme Hérode et l'élite religieuse de Jérusalem, se démarquent par leurs positions sociales de rang supérieur et par leur posture statique. En *Mt*, le salut n'est plus lié à un critère ethnique ou géographique.

La communauté des béatitudes

Dans les béatitudes qui ouvrent le sermon sur la montagne (*Mt* 5-7), plusieurs lecteurs voient la trace de la communauté de *Matthieu*. En suivant cette intuition, on pourrait dire qu'ils ont un âme de pauvre, qu'ils sont doux, qu'ils ont des cœurs purs et font œuvre de paix ; mais qu'ils ont faim et soif de justice, qu'ils pleurent, qu'ils sont miséricordieux et sont persécutés. Cette série de béatitudes se termine ainsi : « Heureux êtes-vous lorsque l'on vous persécute et que l'on

dit faussement contre vous toute sorte de mal à cause de moi » (*Mt* 5, 11). Au niveau rhétorique, le « vous » interpelle les auditeurs de l'évangile à s'identifier à ce groupe. Il est probable qu'il ne s'agisse pas seulement d'une phrase abstraite, mais qu'elle ait une résonnance particulière au sein de la communauté qui se remémore Jésus par cette parole.

Ce discours propose un renversement complet de la façon de voir les difficultés. « Heureux ceux qui pleurent, ils seront consolés » (*Mt* 5, 5). Raconter cette proclamation de Jésus, c'est transformer le trauma vécu par la communauté en un potentiel de sens. Les béatitudes transmettent un chemin renversant vers le bonheur. Il peut être tentant d'interpréter les béatitudes uniquement comme une promesse de bonheur céleste. Pourtant, Jésus se situe dans une lignée de prophètes bibliques qui dénoncent les injustices et invitent à la conversion, ici et maintenant. La communauté de *Matthieu* se souvient d'un Jésus qui appelle à vivre autrement dès aujourd'hui en participant à la construction du Royaume de Dieu.

La communauté de *Matthieu* a dû vivre plusieurs difficultés. Cependant, ils avaient la ferme conviction qu'une nouvelle vie pouvait jaillir des situations de souffrance et de mort. Cette thématique se retrouve au point culminant du texte lors de la mort et de la résurrection de Jésus. Elle teinte aussi plusieurs autres récits. Par exemple, loin de la joie du récit de la naissance en Luc, le récit de *Matthieu* est marqué par la peur et la fuite d'un massacre d'enfants menaçant

Françoise BURTZ, *Les béatitudes*

L'objectif de Matthieu est que ses lecteurs et lectrices acceptent de suivre Jésus pour rejoindre ceux et celles qui se voient comme le « nous » du « Dieu-avec-nous ».

la survie de Jésus. Le récit de la naissance de Jésus touche déjà aux enjeux de la passion et de la résurrection. La famille de Jésus a dû s'exiler pour se sauver de la violence meurtrière du roi. Peut-être que les auditeurs de ce récit le racontaient pour comprendre leur propre émigration suite aux violences de la guerre entre Juifs et Romains? Dans un autre passage, la communauté de *Matthieu* se voyait dans l'image du bateau menacé d'être renversé par la mer (*Mt* 8, 23-27). Les premiers auditeurs pouvaient eux aussi sentir la tension de cette situation de vie et de mort. En racontant les interventions divines dans l'histoire de Jésus, ils parlaient de leur propre espoir devant leurs difficultés.

Un texte qui construit encore la communauté

La composition de l'*Évangile selon Matthieu* a permis d'élaborer la construction identitaire du peuple de Dieu tel que conçu à la suite de Jésus. Cet évangile réinterprète l'histoire d'Israël pour qu'elle culmine en Jésus le Christ. Lorsqu'il est lu, ce texte continue à construire une communauté. Un texte aussi interpellant transforme ceux et celles qui le lisent. Cet évangile a le potentiel de bouleverser nos propres conceptions relationnelles, religieuses, sociales et même politiques. L'objectif de *Matthieu* est que ses lecteurs et lectrices acceptent de suivre Jésus pour rejoindre ceux et celles qui se voient comme le « nous » du « Dieu-avec-nous ». La lecture de la finale de *Matthieu* nous invite à aller parmi toutes les nations pour faire des disciples, puisque le Ressuscité est avec nous. La communauté de l'Évangile de *Matthieu* est non seulement toujours présente, mais appelée à encore s'élargir.

Parabole

PARABOLE REVUE BIBLIQUE POPULAIRE · JUIN 2017 _ VOL XXXIII N°2

DOSSIER

Que le lecteur comprenne! La rédaction de l'évangile et l'histoire de la communauté de Marc

Guy BONNEAU

Professeur titulaire à la Faculté de théologie et de sciences religieuses de l'Université Laval

Liminaire

La communauté de l'*Évangile de Marc* est un groupe perçu en état de crise, qui fait face aux persécutions et à un certain relâchement dans son engagement à la suite de Jésus. L'auteur de l'évangile est cependant bien placé pour exhorter cette communauté, car il a lui aussi connu les difficultés et l'échec avant de réussir à intérioriser et à croître dans sa propre foi. À cette communauté qu'il souhaite revitaliser, Marc présente donc un Jésus prophète et roi, à la parole investie d'une autorité peu commune, redonnant la force d'espérer, de persévérer et d'être prête pour l'arrivée du royaume de Dieu.

Pistes de réflexion p.27

Écrire un évangile était à l'époque quelque chose de nouveau. Il fallait en définir les objectifs et en établir les paramètres. Cela exigeait d'insérer le discours dans un genre capable de le rendre à la fois compréhensif et parlant, persuasif et vrai, simple et efficace.

Un homme a donc pris la plume et rédigé le premier en date des évangiles. Cet auteur, la tradition chrétienne l'a identifié à un certain Marc, ou plutôt Jean, surnommé Marc, un surnom au demeurant pratique pour qu'on ne le confonde pas avec les autres Jean du Nouveau Testament. On rencontre d'abord ce Jean surnommé Marc à Jérusalem, dans les premiers temps de l'Église. Issu d'une famille aisée – c'est dans la maison de Marie sa mère que se réunissait la première communauté chrétienne qui, aux dires de Luc, comportait un bon nombre de membres. Dans le cadre d'un premier voyage missionnaire rapporté dans le livre des Actes, le jeune homme devient le collaborateur, ou l'aide de camp, des deux grands missionnaires chrétiens d'alors : Barnabas et Paul. Or, cette expérience ne se déroulera pas bien. Au milieu du parcours, Marc abandonne le petit groupe et rentre chez lui. Plus tard, alors que Paul et Barnabas planifient un second voyage missionnaire, le sujet de Jean Marc revient les hanter. Barnabas, en effet, veut que le jeune homme les accompagne de nouveau – une manière de seconde chance, sans doute – mais Paul s'oppose férocement à l'idée de reprendre avec lui quelqu'un qui n'a pas su partager jusqu'au bout les joies et les peines de la mission chrétienne, alors au tout début. Si bien que le célèbre duo missionnaire de Barnabas et Paul, à cause de ce Marc, en vint à se séparer. Barnabas s'embarquera pour Chypre avec Marc (qui, pour l'anecdote, est son cousin), tandis que Paul, accompagné de Silas, s'en ira conquérir à l'Évangile de nouveaux territoires, direction l'Europe.

VITRAIL
Christian RYAN

Dans sa vision du trône de Dieu, l'auteur de l'Apocalypse reprend plusieurs composantes de la description d'Ézéchiel. Les quatre Vivants sont à nouveau présent. Cette fois-ci, ils ont six ailes et sont pourvus de multiples yeux. Ils possèdent cependant des formes différentes : à nouveau celle d'un homme, d'un lion, d'un taureau et d'un aigle.

Le symbole du **LION AILÉ** est rattaché à l'évangile de Marc, car celui-ci insiste sur le caractère royal de Jésus, signalé par les termes « messie » ou « Christ ». L'évangile de Marc s'ouvre d'ailleurs en annonçant le « Commencement de l'Évangile de Jésus Christ, Fils de Dieu. »

Un mystère qui se révèle comme un voile qui se lève, un secret qui, inéluctablement, sera bientôt mis au jour : voilà la venue du Règne de Dieu.

On retrouve encore Marc dans le Nouveau Testament, cette fois-ci dans la tradition pétrinienne liée aux communautés chrétiennes de Rome. L'auteur de la *Seconde lettre de Pierre* fait affectueusement mention de lui, allant jusqu'à le présenter à ses lecteurs comme « son fils ». C'est cette tradition romaine qui est passée à l'histoire. Dès le deuxième siècle, en effet, un évêque du nom de Papias fait de Marc l'auteur de l'évangile qui porte ce nom, précisant au passage que son texte est un assemblage des sermons de Pierre.

Ainsi, la question se pose : n'était-ce que pour consigner la prédication apostolique que celui que l'on nomme ou surnomme Marc a écrit un texte si vif, si vrai, si juste, si important? Cela nous semble peu plausible. À notre avis, Marc est un auteur à part entière, et non un simple compilateur de traditions ou de discours, fussent-ils ceux de Pierre.

Mais qu'a-t-il donc fait, qu'a-t-il dit, qu'a-t-il écrit, ce Marc, pour qu'après presque 2000 ans, l'on s'intéresse encore à lui?

Un abrégé de l'histoire chrétienne, de Jésus jusqu'à Marc

Au baptême, Jésus reçoit le Souffle Saint à la manière du prophète Élisée qui, au même Jourdain, a été rempli d'une double part de l'Esprit d'Élie (représenté ici par la figure de Jean le Baptiste). La voix du Père confirme le choix qui a été fait : son Fils est de la lignée des prophètes, mais il est bien plus qu'un prophète. Jésus est le Messie, le Roi. Marc résume ainsi le contenu de la première annonce de Jésus en ce commencement de l'Heureuse Annonce, l'Évangile de Jésus Messie Fils de Dieu (*Mc* 1, 1) : « Après que Jean eut été livré, Jésus vint en Galilée. Il proclamait l'Évangile de Dieu et disait : 'Le temps est accompli, et le Règne de Dieu s'est approché : convertissez-vous et croyez à l'Évangile' » (*Mc* 1, 14-15). Par la suite, Marc dépeint Jésus comme un prophète charismatique qui sait attirer à lui des foules et des disciples, un thaumaturge puissant, un critique virulent de l'ordre religieux établi.

Le message de Jésus est dérangeant, il appelle à la conversion et au changement. À la synagogue de Capharnaüm, ceux qui écoutent Jésus sont frappés par l'audace de son enseignement et par l'autorité avec laquelle il s'exprime, « car il les enseignait en homme qui a autorité et non pas comme les scribes » (*Mc* 1, 22) et, après la délivrance d'un possédé, on s'exclame : « Qu'est-ce que cela? Voilà un enseignement nouveau, plein d'autorité » (*Mc* 1, 27).

Le Royaume de Dieu s'approche. Pourtant, même parmi ceux qui, visiblement impressionnés, ont goûté à la fraicheur du message de Jésus, bien peu en ont connu la source ni en ont reconnu la portée réelle. Présent seulement de manière furtive, le Royaume de justice et de paix, d'accueil et d'amour, ce divin Royaume qu'espéraient ardemment les prophètes de la première alliance, ne s'est pas encore pleinement manifesté ; sa complète réalisation restant à venir.

Les récits ont pour fonction, dans la communauté de Marc, de délimiter le plus clairement possible une frontière entre le judaïsme traditionnel et l'enseignement nouveau de Jésus.

Un Royaume qui s'approche, et qui n'est pas là encore. Un mystère qui se révèle comme un voile qui se lève, un secret qui, inéluctablement, sera bientôt mis au jour : voilà la venue du Règne de Dieu. Un prophète en a fait l'annonce. Il jette sa semence à tous vents. C'est précisément ce mystère que révèlent les paraboles du Royaume au chapitre 4 de l'évangile. Or, tous les terrains ne sont pas propices à la germination de la semence ni à la croissance de la plante. Cela, la parabole du semeur l'indique clairement. Or, pour bien dégager les sens de cette métaphore agraire, il faut rapprocher cette parabole de celle de la graine qui pousse d'elle-même. Ainsi fait, on y perçoit aisément les trois temps bien connus des agriculteurs : les semailles, la croissance et la moisson. Les semailles représentent le temps de l'activité de Jésus, le « commencement de l'évangile », ce temps que Marc a cherché à retrouver, à saisir, à comprendre, à présenter à sa communauté, elle-même engagée dans le temps de la croissance.

Description de la situation de son lecteur et de sa communauté

La croissance, c'est le temps de l'Église. Pendant cette période, la semence du Royaume germe, croît, fructifie dans la mesure où la terre arable est assez généreuse pour permettre aux racines de se développer en profondeur et, une fois la plante montée, empêcher que les épines ne viennent étouffer la plante. Plus qu'une foule en quête de sensationnel, un prophète a besoin de disciples sur lesquels il peut compter, disciples qui sauront reprendre et poursuivre le travail d'ensemencement et de sarclage : dire et propager l'enseignement du maître-semeur, le Roi du Royaume de Dieu qui pousse tel un arbre de plus en plus beau, solide, imposant, majestueux.

Dans l'évangile, Jésus s'affaire donc à appeler des disciples. Une fois le groupe des Douze complété, Jésus l'envoie annoncer l'Évangile avec pouvoir de chasser les démons (*Mc* 3, 13-19 ; 6, 7-13). Les Douze, témoins de la vie et de l'enseignement de Jésus, disciples itinérants dans le dépouillement et la mendicité, reprennent les actions et les paroles du Maître.

Dans le récit de Marc, l'opposition entre Jésus et les autorités religieuses de son temps joue un rôle important. Les opposants de Jésus sont souvent des scribes, parfois Pharisiens, parfois Sadducéens, mais dans tous les cas ce sont des savants versés dans les Écritures. La confrontation décrite dans les récits de controverse est comme une compétition entre ceux qui possèdent une connaissance du sacré et exercent une fonction religieuse qui les différencie du commun des mortels.

Car la communauté de Marc est exposée aux attaques venant de l'extérieur. C'est en effet le lot de tout groupe qui, vivant en retrait du monde, se ferme à l'univers socioreligieux dominant. Les récits ont, donc, pour fonction, dans la communauté de Marc, de délimiter le plus clairement possible une frontière entre le judaïsme traditionnel et l'enseignement nouveau de Jésus.

Marc écrit l'évangile au moment où le processus d'institutionnalisation du christianisme commence à s'opérer avec une certaine vigueur. Son récit témoigne non seulement de la situation charismatique qui le précède, mais aussi des difficultés et des tensions que ce changement soulève à l'intérieur de sa communauté, et des conflits d'autorité qui y sont rattachés, car plusieurs sont avides d'obtenir les premières places dans l'organisation naissante de l'Église.

Marc souhaite notamment que les responsables de la communauté n'oublient pas ses serviteurs, les véritables premiers, qu'ils soutiennent les petits et les humbles, que tout un chacun sache redevenir un enfant, à l'écoute des paroles de vie, de beauté et de liberté jadis proclamées par un homme qui a su être le dernier de tous, un roi mort sur une croix.

En outre, un certain relâchement à l'intérieur de la communauté n'est pas étranger aux persécutions qui se font de plus en plus sérieuses. La peur de la souffrance empêche certains de s'engager entièrement à la suite de Jésus.

Du grain tombé dans la bonne terre,
il y en a en abondance.
Et le fruit sera bientôt mûr.

Le Royaume approche…
Il faut être prêt.

L'espérance de la moisson

Or, le constat n'est pas que négatif. Du grain tombé dans la bonne terre, il y en a en abondance. Et le fruit sera bientôt mûr. Marc a voulu communiquer l'espérance de la venue prochaine du Royaume à sa communauté. Celle-ci, en effet, a besoin de garder en mémoire le message de Jésus qui annonçait la venue imminente et inattendue du Fils de l'homme, un peu comme le voleur qui surgit à l'improviste dans la nuit. Et si la nuit est sombre, si les problèmes abondent, Marc, d'un sublime trait de crayon, incite sa communauté à veiller et à espérer. Le Royaume approche… Il faut être prêt.

Ainsi, même la persécution peut être utile : servir à purifier la communauté. Dans l'attente de la fin, ou de la moisson, il est quand même prudent d'encourager les sœurs et les frères à persévérer. Par son récit, Marc cherche à les convaincre que l'expérience de connaître la douleur, à l'exemple même de Jésus qui est mort en rançon pour plusieurs, permettra d'atteindre la gloire et d'habiter dans la céleste demeure, à l'ombre du grand arbre qui préfigure l'établissement complet et définitif du Royaume de Dieu.

Et à la fin, pour reprendre l'image d'une parabole bien connue, l'ivraie sera définitivement séparée du bon grain.

L'Évangile de Marc, un manuel de vie chrétienne à l'usage de la communauté

Au moment de la rédaction de l'évangile, la communauté de Marc fait face à de graves problèmes. Ses dirigeants (ou ceux qui aspirent à la devenir) ne suivent plus Jésus comme les disciples de jadis. D'une part, ils rêvent d'un christianisme douillet, craignant la souffrance et les persécutions et, d'autre part, ils se préoccupent davantage de leur réussite personnelle que des besoins de l'ensemble du groupe, en particulier des « petits ».

Dans ce contexte de crise, un homme qui pourrait bien être ce Jean surnommé Marc n'a pas eu peur de dire et de redire avec verve les paroles pleines d'autorité de Maître de Nazareth. À mon avis, c'est bien lui, Marc, qui a pris la plume afin d'écrire ce premier récit de la vie de Jésus que l'on nomme évangile, bonne nouvelle. Je le crois car il était bien équipé pour le faire, ce Marc qui a commis des manquements ou des erreurs, qui a connu l'échec, mais qui a su apprendre de tout cela, qui n'a pas hésité à travailler sa propre terre intérieure afin de toujours mieux accueillir la semence du Royaume et la faire croître en lui de si belle manière que sa lumière nous éclaire encore, quelque 2000 ans plus tard. Il fait partie de ces serviteurs de la Parole qui furent d'une grande utilité pour témoigner de la foi chrétienne et répandre la connaissance du beau et heureux message de Jésus.

Que le lecteur comprenne… En tout cas, le Paul, malade et en prison, de la seconde lettre à Timothée l'a compris, quand, à la fin de la missive, il fait explicitement la demande à son destinataire : « Prends Marc et amène-le avec toi, car il m'est précieux pour le ministère. » (2 *Tm* 4,11 ; voir aussi *Col* 4,10, où Marc se retrouve aux côtés du célèbre prisonnier).

Parabole

PARABOLE REVUE BIBLIQUE POPULAIRE · JUIN 2017 _ VOL XXXIII N°2

Des communautés à recentrer sur l'Esprit qui anime Jésus

Jean-Yves THÉRIAULT

Bibliste et sémioticien,
Professeur retraité de l'Université du Québec à Rimouski

Liminaire

L'*Évangile de Luc* n'a pas pour but premier d'informer les communautés chrétiennes du monde gréco-romain au sujet de la vie de Jésus, mais plutôt de raviver la foi de ses membres qui ont besoin d'un renforcement afin de vivre l'heureuse nouvelle réalisée en Jésus. Il répond aux besoins précis d'une communauté qui doit reconnaître l'action de l'Esprit en elle, comprendre que le salut apporté par Jésus se vit dans la relation à l'autre et se convertir au visage d'un Dieu qui, dans la joie, accueille les pécheurs. Ces besoins sont toujours présents dans nos communautés chrétiennes d'aujourd'hui.

Pistes de réflexion p.27

L'évangile lucanien a ceci de particulier qu'il constitue la première partie d'un ouvrage qui comprend aussi les *Actes des Apôtres*. Le personnage « Théophile », nommé dans le prologue des deux tomes (*Lc* 1, 3 et *Ac* 1,1), représente sans doute le croyant typique des communautés lucaniennes. Ce qui indiquerait que, comme le nommé Théophile, les groupes chrétiens dans lesquelles s'enracine l'œuvre de Luc ont besoin d'un certain renforcement catéchétique.

D'après divers écrits du Nouveau Testament, Luc semble avoir été un grand voyageur. Son ouvrage paraît donc moins lié à une église locale particulière. Pour concevoir son milieu d'implantation, on doit plutôt imaginer un ensemble de petites communautés disséminées sur le pourtour méditerranéen et imprégnées de la culture gréco-romaine.

Comme chez nous aujourd'hui, l'Église lucanienne a besoin d'une réanimation évangélique.

Nécessité d'un rappel évangélique

Les communautés auxquelles s'adresse Luc ont déjà reçu l'Évangile. Les événements fondateurs sont connus car, dit le prologue lucanien, « beaucoup ont entrepris de composer un récit des événements qui se sont passés parmi nous » (*Lc* 1, 1). On n'a pas besoin d'un récit de plus. Le défi est plutôt de prendre en compte la *valeur vitale* des enseignements reçus (*Lc* 1, 4). L'heureuse annonce qui a *pris forme* dans des récits doit aussi *prendre corps* dans des témoins ; ainsi pourra-t-elle s'actualiser et s'affermir dans la vie quotidienne de ceux et celles qui ont à la vivre dans un monde païen. Comme chez nous aujourd'hui, l'Église lucanienne ne manque pas de connaissance religieuse, elle a besoin d'une réanimation évangélique.

Luc a utilisé des documents qui ont circulé dans les groupes chrétiens qu'il a visités. Il a sans doute élaboré son œuvre en tenant compte des nécessités propres aux Églises destinataires de son ouvrage. À la lumière des insistances de son évangile (*Lc* 1), nous pouvons donc discerner quelques axes de cette catéchèse qui a dû être élaborée *en fonction des* besoins et défis propres à ces communautés dispersées dans l'empire.

VITRAIL
Christian RYAN

L'identification de la symbolique des quatre Vivants aux évangélistes est cependant postérieure à la Bible. On la retrouve pour la première fois dans les écrits de Marcus Victorinus, au troisième siècle. Saint Jérôme la systématise par la suite au quatrième siècle.

Le symbole du **TAUREAU AILÉ** est rattaché à l'évangile de Luc, car celui-ci, bien qu'adressé à des communautés du monde grec, souligne régulièrement l'importance du temple, là où avait lieu les sacrifices. C'est d'ailleurs au temple que s'ouvre le récit du troisième évangile.

L'insistance sur l'œuvre de l'Esprit dans la naissance et le développement des premières communautés chrétiennes pouvait contribuer à ranimer l'esprit missionnaire.

Diocèse de Nantes

Un esprit filial et missionnaire

Toute l'œuvre de Luc insiste sur l'*activité* de l'Esprit, autant son action en Jésus (*Lc*) que son « inspiration » pour la formation des premières communautés chrétiennes (*Actes*). Luc ne cherche pas à donner une meilleure définition de ce « Souffle » divin. Il vise à le faire reconnaître davantage dans ce qu'il *produit*. En Jésus, il se manifeste d'abord comme un esprit de *filiation* (*Lc* 3, 22). Jésus est imprégné de ce « souffle » lors de la déclaration paternelle qui suit le baptême. Cet Esprit l'accompagne au désert et l'amène à *orienter* toute sa vie dans la fidélité à son engendrement dans la parole du Père céleste (*Lc* 4, 1-13). C'est sans doute pour éveiller encore à cet esprit filial, qui est à l'œuvre dans la parole et l'activité de Jésus, qu'est reprise la narration lucanienne. La vie de Jésus, jusqu'à sa mort sur la croix, est ainsi racontée de manière à rappeler aux croyants et croyantes quel « esprit » doit inspirer leur conduite dans le monde concret qui les sollicite de toute part.

De même, l'insistance sur l'œuvre de l'Esprit dans la naissance et le développement des premières communautés chrétiennes pouvait contribuer à ranimer l'esprit missionnaire. Il est possible que l'enthousiasme de la première génération chrétienne pour l'expansion de l'heureuse annonce soit en voie de s'étioler. Les sollicitations du milieu païen et les soucis de l'entretien de la vie communautaire pouvaient retenir plus d'attention. Il n'était sans doute pas inutile de rappeler aux Églises déjà établies le caractère essentiellement missionnaire de l'heureuse annonce.

Un « salut » actualisé dans le don et le partage

De même, la marque que Luc donne à l'heureuse annonce qui se manifeste en et par Jésus doit correspondre à des besoins présents dans les communautés où s'est élaboré cet évangile. En *Lc*, est souligné dès les récits de l'enfance (*Lc* 1-2) qu'il s'agit d'un Jésus sauveur. Mais s'agit-il seulement du « salut éternel », celui d'après la mort? Observons mieux ce que fait le Jésus « sauveur » en *Lc*.

De nombreuses paroles et paraboles, ainsi que des activités spécifiques au Jésus lucanien, font saisir que *sauver* et *être sauvé*, cela se passe d'abord dans les rapports humains. Ainsi, l'aventure de Zachée fait bien voir en quoi consiste le « *salut* qui arrive à sa maison » (*Lc* 19, 9). La rencontre de Jésus le conduit à réviser son rapport à autrui et à partager son avoir avec générosité. La parabole du riche qui avait Lazare à sa porte (*Lc* 16, 19-32) n'amène-t-elle pas à revoir

Pour en savoir plus

[1] Le sigle *Lc* désigne l'*écrit* évangélique alors que le nom Luc renvoie à son *rédacteur*.

Les communautés dans lesquelles circule l'évangile lucanien ont encore besoin de se convertir au visage d'un Dieu qui accueille les pécheurs, leur apportant pardon et salut, les appelant ainsi à renaître comme fils et filles à la suite de Jésus.

les priorités dans la consommation et l'usage des biens matériels? À reconnaître le danger que l'argent idolâtré accapare le cœur des humains? À transformer radicalement son attitude envers les biens de ce monde? De même, la parabole du bon Samaritain (*Lc* 10, 30-37) devait raviver l'importance de se rapprocher (*se faire proche*) de ceux et celles qui sont sur notre route, jusqu'à l'ouverture aux « étrangers ».

Ces récits particuliers à *Lc* sont un indice de la composition sociale des communautés lucaniennes. Ils signalent qu'est toujours bien actuel le risque de l'endurcissement du cœur par l'attachement aux richesses. Ils montrent que ces communautés ont besoin d'un rappel que le salut ne réside pas d'abord dans une pratique religieuse qui accumulerait des mérites donnant droit à une sorte de récompense. Elles ont à réentendre cette nécessité évangélique de porter attention aux plus démunis et délaissés de leur milieu (pauvres, malades, infirmes, femmes et enfants); de s'ouvrir aux pécheurs et de se tourner avec respect vers les étrangers ; bref de donner sens à l'existence en travaillant à développer des relations égalitaires et fraternelles entre tous les humains. C'est ainsi qu'une personne sauve sa vie, dans le don de soi et l'ouverture à celles et ceux qui sont rencontrés sans nécessairement avoir été choisis (*Lc* 9, 23-25). Un salut qui donne la joie, car il s'accomplit dans l'écoute de la Parole et sa mise en pratique par la réalisation d'une fraternité nouvelle. Comme les communautés lucaniennes ont des besoins proches des nôtres aujourd'hui!

Se convertir à un nouveau visage de Dieu

Les touches lucaniennes données à l'évangile indiquent encore que les communautés sous son influence ont à s'ouvrir davantage au visage de Dieu manifesté en Jésus : celui d'un père qui va au-devant de ses enfants pour les ramener à une vie filiale (*Lc* 15). Ces chrétiens et chrétiennes ont sans doute à prendre de la distance tant par rapport aux dieux païens qui asservissent leurs adeptes que par rapport au Dieu sévère et doté d'une puissance écrasante qui peut ressortir des Écritures juives.

Leur conception pratique de Dieu a sans doute besoin d'être convertie en se tournant vers un Dieu accessible et paternel, tel qu'il est reconnaissable dans la destinée humaine de Jésus de Nazareth. *Lc* insiste sur l'attitude de Jésus envers les pécheurs : communauté de table avec des publicains (*Lc* 5, 27-32 ; 15, 1-2), récit de la pécheresse pardonnée (*Lc* 7, 36-50), enfilade de paraboles sur la joie de retrouver ce qui est « perdu » (*Lc* 15), etc. Autant de récits proprement lucaniens qui montrent (en Jésus) l'attention que Dieu porte à l'égard de ceux qui sont délaissés et méprisés par la bonne société civile et religieuse. C'est sans doute que les communautés dans lesquelles circule l'évangile lucanien ont encore besoin de se *convertir* au visage d'un Dieu qui accueille les pécheurs, leur apportant pardon et salut, les appelant ainsi à renaître comme fils et filles à la suite de Jésus.

Des communautés invitées à se comprendre dans une histoire

L'œuvre de Luc atteste d'un Dieu qui réalise son dessein de salut dans l'histoire concrète des humains. Les communautés lucaniennes sont ainsi invitées à se comprendre dans une histoire dans laquelle elles constituent un chaînon.

Si leur est rappelé encore le témoignage des premiers « serviteurs de la Parole », ce n'est pas pour simplement enrichir leur savoir. Elles ont à se laisser transformer par l'heureuse annonce de sorte que celle-ci devienne nourriture et lumière de toute la vie individuelle et communautaire. C'est ainsi qu'elles sont appelées à devenir à leur tour témoins de l'heureuse annonce et « servantes de la Parole ». Cet enracinement dans le projet divin révélé en Jésus leur permettra de le prolonger dans l'histoire pour nourrir les générations subséquentes.

Certes Jésus ne leur est plus présent physiquement, et la voix sortant de sa bouche ne résonne plus à leurs oreilles. Mais un récit particulier à Lc rappelle comment raviver sa présence et se nourrir de sa parole vivifiante. Le récit des deux disciples qui retournent à Emmaüs (*Lc* 24, 13-35) donne en effet une signification particulière à la « fraction du pain » au cœur de ce que nous appelons maintenant la célébration eucharistique. C'est dans le geste de la « fraction du pain » qu'est reconnue la présence de Jésus. Une présence qui est en même temps une absence, mais

qui tient réellement à sa parole sur du pain lors de la dernière cène. Une présence qui renvoie à sa parole nourrissante et qui invite à une écoute nouvelle des Écritures. Dans les communautés lucaniennes l'eucharistie perdait-elle de sa valeur nourrissante? Chose certaine ce récit lucanien invite à y voir autre chose qu'une cérémonie, si bien animée soit-elle. Autour du pain eucharistique, la communauté croyante avait sans doute à raviver sa conscience d'une présence corporelle nouvelle de Jésus. Elle était en même temps invitée à en faire le lieu et le temps d'un accueil toujours renouvelé de l'heureuse annonce qui devait l'animer.

Il me semble que nos communautés chrétiennes actuelles pourraient bien se reconnaître dans l'évangile lucanien. En le relisant avec des « oreilles » nouvelles, elles pourraient y trouver eau vivifiante et nourriture substantielle qui correspondent aux besoins et défis d'aujourd'hui.

Les communautés ont à réentendre cette nécessité évangélique de donner sens à l'existence en travaillant à développer des relations égalitaires et fraternelles entre tous les humains.

▲ Place Émilie-Gamelin, Montréal

Parabole

PARABOLE REVUE BIBLIQUE POPULAIRE · JUIN 2017 _ VOL XXXIII N°2

DOSSIER

16
19

Le témoignage du disciple bien-aimé à sa communauté

Gérald CARON

Prêtre de la Société des Missionnaires d'Afrique. Il fut professeur d'exégèse en Ouganda pendant onze ans, puis au Atlantic School of Theology à Halifax.

Liminaire

L'*Évangile de Jean* est unique en son genre et la communauté à laquelle il est adressé est, elle aussi, unique. Elle bénéficie d'une réflexion théologique plus approfondie et plus développée qui reconnait en Jésus le Verbe incarné, révélateur par excellence du Père. Cette identité de Jésus et sa mission de salut sont divulguées à travers divers signes qui sont beaucoup plus que de simples miracles. À cette communauté qui doit croire sans avoir vu et qui vit des conflits internes et des tensions avec la synagogue juive, l'auteur transmet un message d'assurance et d'encouragement : Jésus demeure parmi eux pour les soutenir dans l'adversité er raffermir leur foi.

Pistes de réflexion p.27

Comme c'est le cas pour les communautés associées aux trois premiers évangiles, la « communauté » derrière le quatrième évangile ne saute pas aux yeux à la première lecture. Mais à l'œil attentif, les indices fusent de toute part. Encore faut-il savoir quoi faire avec ces informations et... y croire. L'enjeu est considérable. Il s'agit d'apprendre à lire l'évangile de Jean d'une façon différente, non plus comme une simple 'biographie' de la vie du Jésus terrestre, mais comme le témoignage véridique de l'évangéliste sur Jésus, Christ et Fils de Dieu, destiné spécialement à sa communauté (*Jn* 20, 31). L'approche que nous adoptons dans ce bref exposé présuppose que ce témoignage, bien que solidement ancré dans la tradition unique du disciple bien-aimé de Jésus, a été adapté par l'évangéliste sur une assez longue période, selon les nouvelles situations auxquelles la communauté était confrontée. Avec *Jean*, nous sommes particulièrement choyés car les indices de l'existence de cette communauté particulière y sont très nombreux... pour qui apprend à lire entre les lignes du texte évangélique. Comme on l'a dit du regretté Raymond Brown, son étude sur *La communauté du disciple bien-aimé* relève de l'instinct du détective. À nous de faire les aspirant-détectives... et NOUS lancer à la découverte de la communauté du disciple bien-aimé.

Un évangile différent pour une communauté unique

D'abord familiarisons-nous avec la particularité de *Jean*. Une lecture même sommaire du quatrième évangile suffit à démontrer jusqu'à quel point ce texte se démarque des trois premiers. Considéré le plus tardif des quatre évangiles (dits canoniques), on situe généralement sa rédaction finale au tournant du premier et deuxième siècle. Quel que soit le milieu dans lequel cet évangile a mûri, le langage unique de l'évangéliste et sa présentation tout aussi unique de Jésus et de sa relation avec le Père dénotent une réflexion théologique et christologique très développée. Alors

VITRAIL
Christian RYAN

Les visions bibliques des quatre Vivants s'inspirent de représentations égyptiennes et mésopotamiennes, mais les adaptent à leur propre contexte. En Égypte, quatre hypostases gardaient le dieu Rê : un aigle, un lion, un serpent et un taureau. On devine pourquoi Ézéchiel a remplacé le serpent par un homme ailé.

Le symbole de l'**AIGLE** est rattaché à l'évangile de Jean, car celui-ci est hautement spirituel et débute avec un prologue qui témoigne de l'origine céleste de Jésus. Il représente ainsi et l'Ascension de Jésus et sa nature divine.

Nicoletto SEMITECOLO, *La Sainte Trinité*, cathédrale de Padoue

Le Jésus de Jean fait abondamment usage du langage symbolique pour se présenter lui-même comme le révélateur unique et décisif du Père.

que le Jésus de *Marc, Matthieu* et *Luc* proclame la venue du royaume de Dieu, parle en paraboles, fait des exorcismes, accomplit des miracles, etc., le Jésus de *Jean* fait abondamment usage du langage symbolique pour se présenter lui-même comme le révélateur unique et décisif du Père. En effet, presque tout dans cet évangile, les mots, les phrases, et même les récits revêtent une signification autre que leur référent linguistique et narratif. Il n'y a rien comme un bref inventaire des déclarations du type « JE SUIS ... le pain descendu du ciel, la lumière du monde, la résurrection, le chemin, la vérité et la vie » pour confirmer la façon dont le Jésus de Jean parle de lui-même et de sa mission de salut. Que la plupart des « acteurs » du récit, y compris les disciples (*Jn* 2, 22), n'y comprennent rien, n'a donc rien de surprenant. Aucun d'eux n'a en main la clé qui leur permettrait de décoder le langage symbolique de l'évangile. Cette clé est la foi pascale, et j'ajouterais, la foi johannique, telle qu'articulée par l'auteur en *Jn* 20, 31. Seuls les lecteurs et les lectrices du texte johannique sont donc en mesure d'intégrer, hier comme aujourd'hui, cette longue et sublime révélation de la part du Jésus johannique. Pour une raison fort simple : elles sont les seules à avoir lu le « prologue » de cet évangile.

Premiers indices

Le prologue du quatrième évangile n'est pas le genre d'introduction que l'on trouve au début de l'*Évangile de Luc* par exemple (*Lc* 1, 1-4). En un sens, cette fresque johannique de l'incarnation, quoique très différente, joue un rôle semblable aux récits de l'enfance de Jésus en *Matthieu* et *Luc*. Elle renseigne le lecteur (ou la communauté) sur l'identité réelle de Jésus, ici son identité divine. On apprend, en effet, que la PAROLE (le Verbe) de Dieu – présente de toute éternité auprès de Dieu, fondement de la création toute entière, et source de la vie – a pris chair humaine dans la personne de Jésus, le Fils unique habitant la divinité, seul en mesure de révéler Dieu, d'être son interprète ou exégète (*Jn* 1, 18). C'est de cette Parole incarnée, de ce Fils unique, dont nous témoignons avoir vu sa gloire, la gloire qu'il tient du Père (*Jn* 1, 14). Premier indice? Ce « nous » du v. 14 réfère vraisemblablement au témoignage de l'évangéliste et de la communauté reflétée dans son évangile. Et il est tout aussi plausible que la « gloire » qu'ils ont « vue » de Jésus n'est autre que la « gloire » ou la « glorification » de Jésus sur la croix dont parle l'auteur dans le reste de l'évangile (incluant le signe de Cana).

Un deuxième indice

Même nos aspirant-détectives ne peuvent ignorer l'apparition quelque peu surprenante de Jean (le baptiste) en *Jn* 1, 6-8 et même en *Jn* 1, 15. Cette insertion de Jean a un but apologétique évident. Inspiré par Dieu, son témoignage sur Jésus accentue le contraste entre Jean et Jésus qui est le révélateur par excellence. Mais il y a plus. À la lumière des précisions ultérieures fournies en *Jn* 1, 19-34 et plus loin en *Jn* 3, 23-30 (voir aussi *Jn* 5, 33 et 10, 41), il y a peut-être lieu de voir une ultime tentative de la part de l'évangéliste de recruter les « disciples de Jean baptiste » qui persistaient, plus d'une génération après le début de la mission chrétienne, à considérer leur propre maitre comme étant le Messie.

Si l'*Évangile de Jean* se démarque par sa fresque initiale sur l'incarnation de Jésus, il est aussi le seul de nos évangiles canoniques à fournir une véritable conclusion en *Jn* 20, 30-31, qui non seulement explique pourquoi l'évangéliste a choisi de mettre par écrit un certain nombre de signes, mais procure aussi une clé d'interprétation de ceux-ci. Ces « signes », communément appelés johanniques, s'apparentent peut-être à certains miracles de Jésus

Chaque signe johannique permet à la communauté d'apprendre du nouveau sur la personne de Jésus, sur son identité réelle et sa mission de salut.

que l'on trouve dans les autres évangiles, mais ils n'en sont pas. En utilisant régulièrement le mot « signe » plutôt que celui de « miracle » (œuvre de puissance), l'auteur prévient la communauté de ses lecteurs qu'un récit comme, par exemple, le changement miraculeux d'eau en vin à Cana (*Jn* 2, 1-12) n'est pas un simple miracle de Jésus à contempler, mais comme il l'affirme dans sa conclusion, plutôt un de ces nombreux « signes qui ont été consignés dans ce livre … pour que vous croyiez [ou continuiez à croire] que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, et pour qu'en croyant vous ayez la vie en son nom » (*Jn* 20, 31). Personne, pas même le meilleur détective ne saurait voir dans le « miracle » de Cana (ou tout autre miracle) une affirmation quelconque de l'identité réelle du Jésus de Jean – à moins de porter une attention spéciale à la présence dans le récit des v. 4 et 11 (et peut-être du v.1), qui a pour effet de convertir le « miracle » en un « signe » de sa véritable identité. Négliger cette clé de lecture, c'est perdre de vue la dimension pédagogique des signes, qui est de divulguer à la communauté différents aspects de l'identité véritable de Jésus.

Ceci dit, l'évangéliste nous rend la tâche plus facile en incorporant la plupart des signes au sein de longs discours ou conversations de Jésus dont le seul but est d'interpréter ou, mieux encore, de repérer le « signe ». Qu'il s'agisse de la guérison du paralytique (*Jn* 5), des récits de la multiplication des pains et de la marche sur la mer (*Jn* 6), de la guérison de l'aveugle-né (*Jn* 9), ou du retour à la vie de Lazare (*Jn* 11), il est impossible d'y déceler des signes johanniques sans l'apport des réflexions sur Jésus qui les accompagnent et les interprètent. Quand ces clés interprétatives sont absentes, comme dans le cas des signes de Cana (*Jn* 2, 1-12) et du Temple (*Jn* 2, 13-22), une lecture éclairée permet de les découvrir dans les récits eux-mêmes. Chaque signe permet à la communauté d'apprendre du nouveau sur la personne de Jésus, sur son identité réelle et sa mission de salut (*Jn* 20, 31).

Autres indices

Bien que non classés parmi les signes, les longs entretiens de Jésus avec Nicodème (*Jn* 3), la Samaritaine (*Jn* 4), et les « Juifs » (*Jn* 5, 19-47 ; 8, 12-59 et 10, 22-42), jouent tout de même un rôle similaire à ces derniers en termes de révélation sur Jésus. Mais plus important pour notre propos, ils offrent des indices supplémentaires sur la composition de la communauté johannique. Dans un évangile où le symbolisme prime, Nicodème et la femme samaritaine sont plus que de simples individus ; ils représentent des groupements distincts au sein de la communauté. Nicodème, intéressé à Jésus mais hésitant et craintif à l'idée d'être vu en sa compagnie, représente peut-être ces nombreux notables qui croient en Jésus (le Jésus de Jean?) mais « n'osent pas le confesser de crainte d'être exclus de la synagogue » (*Jn* 12, 42). Quant à la femme samaritaine, l'histoire de son cheminement vers la foi et de la conversion de ses compatriotes (*Jn* 4, 49-42) témoigne de leur intégration au sein de la communauté du disciple bien-aimé.

La synagogue juive aux abois

Le rôle attribué aux « juifs » dans cet évangile commande un traitement à part. Non seulement le terme est pour le moins curieux dans un récit où la grande majorité des acteurs sont de nationalité juive, mais tout aussi important est le rôle qui leur est assigné dans la trame narrative. De leur apparition – sans la moindre introduction – au début du récit (*Jn* 1, 19) jusqu'à leur dernière mention en *Jn* 20, 19, « les juifs » ne changent pas d'attitude envers Jésus dont ils sont les adversaires jurés. Déjà en *Jn* 5, 16-18 on nous informe de leur projet meurtrier à l'égard de Jésus qui se concrétise tout au long des chapitres 5 à 10 dans ce qu'on a appelé le véritable « procès » de Jésus. Ils vont finalement obtenir la condamnation à mort de Jésus en manipulant Pilate (*Jn* 19, 16) dans le récit de la Passion. Mais, comme le signale le narrateur en *Jn* 20, 19, le procès continue.

Qui sont ces « juifs »? Au niveau purement narratif, ceux que l'on pourrait appeler les « juifs johanniques » représentent un esprit ou une attitude, symbole du monde incroyant, qui se manifeste chez les Pharisiens (*Jn* 9), les grands prêtres (*Jn* 18-19) et même la foule (*Jn* 6). Avis à nos aspirants détectives. Au niveau historique, c'est une toute autre histoire. La thèse privilégiée en fait le « leadership » de la synagogue juive de la fin du premier siècle. Quoique encore débattue parmi les spécialistes, elle a l'avantage de situer le conflit entre Jésus et « les juifs » dans cet évangile, non pas dans la vie du Jésus terrestre, mais clairement dans le contexte

Le Paraclet, envoyé par le Père, se chargera de vous instruire, de vous fortifier, et de vous aider à être une communauté joyeuse, féconde, et accueillante.

de la communauté johannique de la fin du premier siècle. C'est dans ce contexte, en effet, que deviennent intelligibles les menaces d'expulsion de la synagogue évoquées en *Jn* 9, 22 ; 12, 42 et 16, 2.

Un commandement nouveau pour la communauté

Bien qu'ils précédent les récits de la passion et de la résurrection, les chap. 13-17 qui traitent principalement de l'épisode du lavement des pieds et du long « discours d'adieu » de Jésus à ses disciples prennent leur véritable sens après la « glorification » de Jésus (voir *Jn* 12, 23.27-28). L'action intime du lavement des pieds ainsi que l'entretien tout aussi intime de Jésus avec ceux qu'il a choisis sont entièrement tournés vers l'avenir. Le premier est un signe de ce à quoi est appelée la communauté des disciples : « aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés » (*Jn* 13, 34 et 15, 12). Le second n'est pas un « discours d'adieu », mais son testament à une communauté dont la vie, comme nous l'avons découvert, est perturbée par différents soucis et rivalités à l'interne et des relations conflictuelles avec la synagogue à l'externe, voire l'éventualité de persécutions et de la mort (*Jn* 16, 2). Les mots d'encouragement et de soutien offerts tout au long de cet entretien par le Jésus johannique viennent à point. N'ayez pas peur! Vous allez faire l'expérience de l'adversité venant du monde, mais soyez pleins d'assurance, j'ai vaincu le monde (*Jn* 16, 33). Je suis avec vous pour toujours. Le Paraclet, envoyé par le Père, se chargera de vous instruire, de vous fortifier, et de vous aider à être une communauté joyeuse, féconde, et accueillante.

La glorification de Jésus

Le récit de la « Passion » de Jésus en Jean se différencie à plusieurs endroits de ceux des trois premiers évangiles, mais ce qui démarque plus que tout autre trait le récit de Jean est l'attitude de Jésus. En bref, la Passion du Jésus de Jean n'est pas un chemin de croix à l'instar des premiers évangiles. Jésus ne subit pas la souffrance qui le mène à la croix. Tout le contraire. Sa « passion » est sa glorification, la glorification d'un roi. Regardons-le agir : il est calme, toujours parfaitement en contrôle des évènements qui se succèdent, et la croix est son trône. En un sens, la Passion de Jésus est le « signe par excellence » de son heure de gloire, la gloire du Fils unique qu'il tient de Dieu. C'est sur la croix que la révélation sur Jésus faite à la communauté johannique atteint son apogée: « Celui qui a vu a rendu témoignage … il sait qu'il dit ce qui est vrai, afin que vous aussi vous croyiez » (*Jn* 19, 35).

Chaque fois que nous lisons l'*Évangile de Jean*, nous le faisons comme descendants de la communauté johannique. Nous entendons à notre tour le témoignage du disciple bien-aimé qui a vu la glorification du Fils unique de Dieu sur la croix et a entendu la dernière parole du Jésus ressuscité : Bienheureux êtes-vous qui, sans avoir vu le ressuscité, continuez à croire en lui à travers les nombreux signes « qui ont été consignés dans ce livre » (*Jn* 20, 29-30).

Parabole

PARABOLE REVUE BIBLIQUE POPULAIRE · JUIN 2017 _ VOL XXXIII N°2

DOSSIER

La communauté derrière la Septante grecque

Hervé TREMBLAY o.p.

Professeur d'Ancien Testament
Collège universitaire dominicain
Ottawa, ON

Pistes de réflexion p.27

Liminaire

La traduction grecque de la Bible hébraïque, connue sous le nom de Septante, a été réalisée par une communauté juive qui avait besoin d'affirmer sa propre image. Cette traduction des textes sacrés juifs témoigne d'une communauté parfaitement bien intégrée à la culture grecque environnante. Heureux exemple d'inculturation, cette communauté maintient un équilibre entre la préservation de son héritage religieux et culturel et l'ouverture et l'adaptation au monde environnant.

La Septante montre combien la communauté juive d'Alexandrie intègre efficacement sa foi traditionnelle dans sa situation contemporaine.

Qu'est-ce que la Septante ?

La Septante est l'Ancien Testament en grec. Il s'agit de la plus ancienne et la plus importante œuvre de traduction de l'histoire ancienne. Commencée par le Pentateuque (la Torah) vers 250 avant notre ère à Alexandrie en Égypte, elle aurait été terminée vers la fin du premier siècle de notre ère. Tous les livres de la Bible hébraïque ont été traduits, mais quelques autres ont été ajoutés, que les catholiques appellent « deutérocanoniques ». De fait, c'est ce canon de la Septante qui constitue la base du canon catholique, alors que les Églises issues de la Réforme ont préféré le canon de la Bible hébraïque.

Pourquoi traduire la Bible hébraïque en grec ? Entre faits historiques et légende

La naissance de la Septante s'explique par la convergence de plusieurs facteurs. On ne sait rien avec certitude. C'est la *Lettre d'Aristée* qui raconte cette origine. Des éléments sans doute historiques s'y mêlent à des éléments légendaires et apologétiques. On y parle de 72 spécialistes juifs (six de chacune des douze tribus d'Israël) qui se seraient enfermés sur l'île de Pharos afin de compléter leur traduction du Pentateuque en 70 jours, sans manger ni boire. À la fin, les textes de tous les traducteurs étaient exactement pareils ! Plus tard, ce chiffre est devenu 70, sans doute en référence aux 70 anciens avec Moïse sur le Sinaï (Ex 24, 1-2.9-11 ; Nb 11, 10-25). En plus de donner son nom à la traduction (septante = 70), ce document procure une espèce de sanction divine à un texte auquel les puristes juifs n'auraient pas voulu donner la même autorité que le texte hébreu. De fait, la Septante a été le texte biblique lu par les premiers siècles chrétiens et est restée le texte biblique en usage, aujourd'hui encore, dans l'Église orthodoxe grecque.

Il ne serait pas exact de penser que les traducteurs de la Septante ont travaillé selon les règles de traduction actuelles. Pour nous, leur traduction est souvent libre, voire approximative. Il y a plusieurs raisons possibles. Soit qu'ils n'ont pas compris le texte hébreu, soit qu'ils ont voulu l'adapter à leur auditoire. Aussi, quand il y a une différence entre ce que dit l'hébreu et ce que dit le grec, ce qui arrive très souvent, les spécialistes modernes ne savent jamais si cette différence vient d'un texte hébreu différent (supposant une traduction littérale) ou d'un effort d'adaptation du traducteur. Aussi, l'étude de la Septante a acquis un regain d'intérêt ces dernières années et les « septantistes » continuent leur travail.

La *Lettre d'Aristée* dit très peu sur le processus et les raisons de la traduction ; elle ne parle que de raisons d'instruction. L'impression qui s'en dégage est celle d'un groupe bien intégré dans la société grecque et d'une communauté qui a besoin d'affirmer sa propre image. La Bible hébraïque n'a donc pas nécessairement été traduite en grec parce que les juifs ne comprenaient plus l'hébreu, comme on le pense trop souvent. Des raisons culturelles sont aussi à considérer. Il y a deux hypothèses principales selon que l'initiative de la traduction venait des Juifs ou des Grecs.

La vérité se situe-t-elle uniquement dans sa première formulation ou aussi – voire surtout – dans ses développements considérés comme des actualisations et des adaptations ?

Initiative des Juifs : la théorie du texte liturgique ou culturel

C'est souvent une problématique linguistique qui est d'abord envisagée. On peut imaginer une situation semblable à celle de l'immigration dans nos pays. Les premiers arrivants continuent de vivre plus ou moins comme dans leur pays d'origine, en parlant leur langue maternelle. Leurs enfants comprennent et parlent la langue de leurs parents tout en parlant surtout la langue du pays à l'école et avec leurs amis. Ce sont leurs enfants à eux qui comprennent à peine, voire pas du tout, la langue des grands-parents, qu'ils ne parlent pas.

Depuis l'empire d'Alexandre le Grand (330 avant notre ère), le grec était la langue commune de l'Occident ancien. Les Grecs, certains de leur supériorité, n'apprenaient pas d'autres langues et s'attendaient que les autres apprennent la leur. Le terme « barbare » signifiait pour eux une personne qui ne parlait pas le grec.

La présence des Juifs à Alexandrie est attestée dès l'époque des premiers Ptolémées, les successeurs d'Alexandre le Grand en Égypte. Alexandre le Grand lui-même leur aurait permis de s'établir et d'être sur un pied d'égalité avec les Grecs, à cause de leur loyauté envers le conquérant. Ce privilège fut maintenu par ses successeurs, qui leur attribuèrent un quartier particulier pour qu'ils conservent leur mode de vie. Constituant une communauté hellénisée prospère et épanouie, les Juifs étaient présents dans toutes les couches de la société. Représentant autour de 30% de la population, ils étaient sans doute nombreux à s'engager soit dans l'armée, soit dans l'administration.

On présume que les premiers Juifs venus en Égypte parlaient araméen et priaient en hébreu dans un monde qui communiquait en grec. Il aurait donc fallu quelques générations avant qu'un problème linguistique commence à se poser. On imagine les Juifs désormais hellénophones allant à la synagogue où le culte était célébré en hébreu. Ce problème linguistique serait une possible origine de la Septante. Bien qu'il soit impensable que la lecture de la Torah se soit faite en grec, il est possible d'envisager une situation semblable à celle du targum. En effet, le targum est une traduction araméenne de l'hébreu. Après la lecture d'un passage biblique en hébreu, un scribe en donnait la traduction, par cœur, en araméen. Avec le temps, ces targums traduits plutôt littéralement furent écrits et les traductions se firent de plus en plus interprétatives. On peut imaginer une situation semblable à Alexandrie. Selon cette façon de voir, il y aurait eu plusieurs textes grecs, au gré des besoins liturgiques des diverses communautés. Beaucoup plus tard, le besoin serait né d'unifier ces textes en un seul qui aurait du coup une autorité plus grande. Un des problèmes avec cette théorie, c'est qu'elle est basée sur trop de conjectures. En effet, on connaît mal la liturgie juive ancienne, surtout en contexte de diaspora.

L'initiative juive peut prendre une autre direction, celle d'un texte culturel écrit pour que les jeunes juifs ne perdent pas leur religion, leur langue étant déjà perdue… Cette théorie suppose que le milieu originel de la Septante était l'école. Toutefois, elle repose aussi sur un présupposé difficile à démontrer, à savoir des écoles juives à Alexandrie à cette époque.

Une dernière possibilité a été évoquée, bien que moins probable. Les Juifs vivant séparés, il fallait convaincre les Grecs de la noblesse de la religion et de la culture juives. En fin de compte, il semble préférable de penser plutôt à une combinaison de ces théories, les visées liturgiques et éducatives étant complémentaires.

Initiative des Grecs : la théorie du texte culturel

Il reste que les sources juives ne disent rien des besoins liturgiques mais insistent plutôt sur une initiative de la cour d'Alexandrie. La ‘ affirme que le Pentateuque a été traduit pour la grande bibliothèque du roi Ptolémée Philadelphe (285-247 avant notre ère) à Alexandrie. Selon la lettre, le bibliothécaire du roi aurait demandé au grand-prêtre de Jérusalem d'envoyer des traducteurs à Alexandrie avec des manuscrits en hébreu. Une fois la traduction complétée, les Juifs auraient demandé au bibliothécaire de faire des copies de la traduction pour l'usage de la communauté. La Septante étant la loi de la communauté juive, il aurait pu paraître important pour les Grecs d'en avoir une traduction.

Cette position semble bien dans la ligne des politiques culturelles et législatives des Ptolémées, mais elle crée des difficultés. Premièrement, et c'est la même objection que pour la formation du Pentateuque à l'époque perse, le Pentateuque n'est pas vraiment une loi. Il y a autant de récits que de lois, et ces lois couvrent certains aspects de la vie alors qu'elles ne disent rien ou presque d'autres aspects importants. De plus, c'est un argument par le silence, il n'y a aucune trace que la Septante ait eu un statut officiel dans le judaïsme alexandrin ou à la cour des Ptolémées.

Plusieurs savants ne croient donc pas qu'une initiative des autorités grecques soit possible. Ils admettent tout au plus un « intérêt actif » envers ce document d'une communauté importante d'Alexandrie. De plus, les autorités de Jérusalem n'auraient pas accepté une telle traduction qui leur faisait perdre le contrôle sur la diaspora égyptienne. Que penser ? Il n'est pas douteux qu'il y avait des besoins socio-religieux et apologétiques dans la communauté juive d'Alexandrie, mais il est difficile d'échapper à l'essentiel de la *Lettre d'Aristée* selon laquelle l'initiative vint de la cour du roi Ptolémée.

La communauté derrière la Septante

Quel était le projet de communauté qui soutenait cette entreprise ? Il faut premièrement la considérer sous un angle favorable. C'était un choix pratique, une œuvre de conservation. Entre les Grecs et les Juifs, il est plus probable que les intérêts internes de la communauté juive aient été prédominants. Il faut imaginer ces Juifs qui ne parlaient plus hébreu ou araméen et qui craignaient peut-être que les fondements de leur foi et de leur culture disparaissent en Égypte. Présenter son identité dans une autre langue ne la changeait pas. L'héritage des pères était préservé. La Septante serait donc le texte sacré de Juifs fidèles mais parfaitement intégrés dans la société grecque : obéissant à la Torah, vénérant le temple de Jérusalem, mais parlant grec et mettant leur espérance dans la dynastie ptolémaïque.

Le choc des cultures ou, en termes modernes, l'inculturation

On peut parler ici d'un véritable « choc des cultures ». Dans la longue rencontre entre la culture grecque et la culture juive, certains juifs adoptèrent la langue et la culture grecques, d'autres résistèrent. On peut voir un des moments les plus tragiques de ce choc dans les livres des Maccabées. La première traduction grecque a produit les mêmes réactions : les uns l'accueillirent avec joie, d'autres la rejetèrent par souci de purisme ou par peur de perdre leur authenticité. La *Lettre d'Aristée* se montre en faveur d'un judaïsme ouvert et éclairé, en harmonie à la fois avec Jérusalem et avec le régime égyptien, deux éléments importants pour le judaïsme alexandrin. La Septante fonctionne donc comme un véhicule montrant combien le judaïsme alexandrin intègre sa foi traditionnelle dans sa situation contemporaine.

On suppose toujours que c'est le texte hébreu qui est premier et référentiel, mais cela n'est pas sûr pour l'époque. Le véritable statut du texte hébreu est incertain. En fait, il ressort plutôt un état de bilinguisme. C'est plus tard que le texte hébreu aurait acquis un statut unique. Les réactions négatives dans le judaïsme sont venues plus tard et des traductions concurrentes, plus « littérales », ont été faites (les plus connues sont Aquila, Symmaque et Théodotion). Il s'agit ici de l'éternelle question de l'unité face à la pluralité, de l'original par rapport à ses expressions subséquentes. La vérité se situe-t-elle uniquement dans sa première formulation ou aussi – voire surtout – dans ses développements considérés comme des actualisations et des adaptations ? En d'autres termes, on a d'un côté une vérité éternelle et inchangeable parce que parfaite (le texte hébreu), de l'autre côté une vérité adaptable (la Septante et les autres versions anciennes). La Septante est la preuve que le judaïsme a d'abord opté pour une pluralité textuelle reflétant une grande ouverture doctrinale et une adaptation aux circonstances. Tout cela n'est pas sans parallèle avec le monde actuel et l'Église d'aujourd'hui.

Pour aller plus loin

J.M. Dines, *The Septuagint*, London / New York, T. & T. Clark, 2005.
A. Léonas, *L'aube des traducteurs*, Paris, Cerf, 2007.
N. Fernández Marcos, *The Septuagint in Context,* Boston / Leiden, Brill, 2000.
G. Dorival, *La Bible grecque des Septante*, Paris, CNRS, 1988.
K. Jobes, *Invitation to the Septuagint*, Paternoster Press, 2000.

LIRE LA BIBLE, C'EST BIEN. DÉCOUVRIR LA PAROLE, C'EST MIEUX

Entrevue avec René GUAY,
Docteur en théologie pratique, spécialiste de la lecture communautaire des Écritures
Philippe VAILLANCOURT,
Journaliste,
Présence - information religieuse

Pistes de réflexion p.27

Liminaire

(Québec, QC) -- Lire la Bible, c'est bien. Découvrir la Parole, c'est mieux. Voilà ce que répète depuis des années l'abbé René Guay, docteur en théologie pratique, spécialiste de la lecture communautaire des Écritures. Inspiré par une expérience vécue au Chili, il parle aujourd'hui avec passion d'une pratique qui pourrait redynamiser les communautés catholiques au Québec.

« J'ai découvert au Chili, que la Bible pouvait être dans les mains de gens très simples, et je voyais ces gens être transformés par cette lecture »

« Lire la Bible au cœur de l'Église du Québec » : tel est le titre de sa thèse de doctorat défendue avec succès en août 2016 à l'Université Laval. En matière de lecture communautaire, il y identifie trois « grands passages ».

« Il y a d'abord un premier passage de la découverte du texte à la découverte de la Parole. Cela se fait souvent à partir d'une quête de savoir : les gens veulent connaître quelque chose. Peu à peu, ils découvrent le texte, puis se déplacent à la rencontre de la Parole. Ils réalisent que ce n'est pas un texte pour un texte, mais un texte pour être à l'écoute d'une Parole », explique-t-il en entrevue.

De là, un deuxième passage mène à une meilleure connaissance de soi-même et à un cheminement spirituel. Puis – troisième passage – s'effectue une ouverture aux autres. *« Par cette découverte et les liens qui se tissent au sein du groupe se vit l'expérience de faire Église ensemble »*, précise l'abbé Guay.

Une expérience de lecture chilienne

Ordonné prêtre en 1975, il part pour le Chili en 1979 et travaille dans le nord de Santiago. C'est là qu'il découvre une pratique qui allait changer sa vision de la communauté chrétienne.

« À l'époque, en visitant ces communautés, j'ai perçu comment la lecture de la Bible était importante pour eux. La lecture se faisait en lien avec leur vie, avec les difficultés de l'époque sous la dictature d'Augusto Pinochet. J'ai découvert que la Bible pouvait être dans les mains de gens très simples, et je voyais ces gens être transformés par cette lecture », raconte-il.

Il se rappelle avec émotion le témoignage d'une dame âgée, très pauvre. Ce jour-là, la petite communauté avait lu le texte de la transfiguration. *« Je la vois encore, elle était venue me dire : les pauvres sont capables, quand on leur remet la Bible, d'avoir cette sagesse biblique qui vient de l'expérience de vie. »*

Elle faisait le lien entre la Parole, sa vie et celle du peuple chilien. *« Elle avait été transformée par la Parole. Elle invitait à ne pas se décourager, même en ces journées de manifestations contre le régime de Pinochet, en 1984. Elle apportait cette sagesse et cette espérance »*, explique le théologien. *« Je garde le souvenir d'expérimenter la transfiguration chez elle ! »*

Une pratique à développer au Québec

De retour au Québec en 1992, il a voulu s'inspirer de cette expérience pour son ministère. *« Peu à peu, dans les ateliers bibliques en contexte québécois, je me suis aperçu qu'il se passait la même chose qu'au Chili quand les gens se mettent à lire la Bible en groupe, en communauté. »*

Toutefois, il note que ces groupes ne sont pas légion. *« Ça existe, mais ce n'est pas répandu. »*

Abbé Guay au sein d'un groupe de partage au Chili, où il fut prêtre de 1979 à 1992

« Il s'agit d'oser se regrouper, de faire l'expérience de lire la Bible ensemble, en lien avec la vie, avec la réalité de tous les jours… pour mieux comprendre notre vie et notre société. »

« Je ne veux pas critiquer, mais les évêques n'ont pas encore pris conscience de l'importance de faire de la pastorale à partir de groupes de lecture de la Bible, de redonner la Bible au peuple de Dieu », dit-il. *« Parce que quand on laisse la Bible entre les mains des gens, les gens changent, le groupe change ! Il se passe quelque chose ! »*

« Au Québec, nous ne sommes pas sensibilisés à l'importance de cette Parole qui change. On est encore au niveau individuel. Être rejoint dans son cœur, au niveau personnel, ça va. Mais la force de la Parole dans un groupe, on n'est pas là-dedans. »

Selon lui, la messe ne suffit pas à entrer dans cette démarche. Certes, on y proclame des passages de la Bible et l'homélie doit normalement revenir sur ces lectures, mais le contexte se prête difficilement aux échanges et à la participation.

« Sans dialogue, pas de sentiment d'appartenance. Je reçois la Parole, l'homélie, mais sans aucune interaction. Chacun repart. C'est individuel. Ce que je préconise, c'est une lecture communautaire. Pas nécessairement dans un contexte eucharistique, parce que c'est compliqué, mais on pourrait s'en servir davantage dans la préparation sacramentelle », croit-il, ajoutant qu'on l'a déjà accusé de trop « protestantiser » l'Église.

« Mais je suis allé voir des temples protestants, et j'y ai retrouvé beaucoup d'anciens catholiques ! Ils m'ont dit qu'ils étaient là car ils avaient le goût de connaître la Bible. Et en ayant ce goût, ils ont rencontré une communauté… »

En évoquant le potentiel de succès pour ces groupes de lecture au Québec, l'abbé Guay revient sur la réception du concile Vatican II. En Amérique latine – plus pauvre – il a remarqué que les évêques avaient décidé d'aller à l'essentiel : lire la Bible et former des communautés. *« Alors que nous, ça a été de transformer nos églises et de modifier la liturgie ! »*

Oser se regrouper

En ces années de tournant missionnaire pour l'Église québécoise, il n'est pas trop tard pour se lancer, croit le prêtre. Il suggère pour cela de commencer par se rassembler avec des gens qui ont des intérêts en commun.

« Il s'agit d'oser se regrouper, de faire l'expérience de lire la Bible ensemble, en lien avec la vie, avec la réalité de tous les jours. Pas juste pour apprendre ou connaître un texte, mais pour mieux comprendre notre vie et notre société. »

Il côtoie d'ailleurs un groupe qui marche du tonnerre… à l'Établissement de détention de Québec, où il travaille aujourd'hui comme padre.

« Le milieu carcéral, c'est là que j'ai rencontré le plus d'intérêt pour la Bible ! Quand tu vis une situation de souffrance, tu te mets en recherche de quelque chose. Ici, les hommes ont une expérience spirituelle et recherchent des mots pour la dire. Ils veulent « trouver des réponses ». Tous les vendredis matins, un petit groupe se réunit avec un prêtre qui anime. Ils font le lien entre ce qu'ils lisent et ce qu'ils vivent. »

Les gardiens avaient des doutes sur l'idée et croyaient que personne ne s'inscrirait.

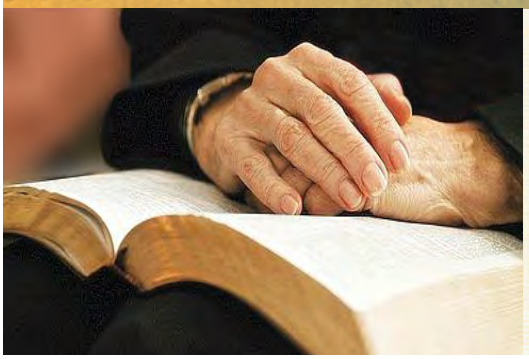
Le groupe affiche toujours complet.

Pour aller plus loin

Thèse de doctorat de René Guay, « *Lire la Bible au cœur de l'Église du Québec* » www.theses.ulaval.ca/2016/32753/

Parabole

PARABOLE REVUE BIBLIQUE POPULAIRE · JUIN 2017 _ VOL XXXIII Nº 2



COMMUNAUTÉS RELIGIEUSES D'ICI

Plusieurs communautés religieuses d'ici soutiennent la Société catholique de la Bible dans sa mission de faire connaître la Bible et de promouvoir sa compréhension et son interprétation en regard des défis sociaux et culturels contemporains. La chronique *Gens de Parole* a pour but de faire connaître ces communautés toujours investies et interpellées par la Parole de Dieu.

UNE HISTOIRE DE FEMMES À RACONTER

Irène PELLETIER, f.m.a.

secrétaire générale

CONGRÉGATION DES FILLES DE MARIE-DE-L'ASSOMPTION
Campbellton,
Nouveau-Brunswick

Aujourd'hui, la Congrégation, a pour champ d'actions le Nouveau-Brunswick, la Gaspésie et les Philippines.

SS Élodie Richard et Ovéline Doucet, fondatrices, Nabunturan, Philippines

Père Louis-Joseph Arthur Melanson.

L'institut des Filles de Marie-de-l'Assomption a pris naissance en Acadie. Il a été fondé à Campbellton au Nouveau-Brunswick, le 8 septembre 1922, par le curé de l'endroit, le Père Louis-Joseph Arthur Melanson.

Ce nouveau curé arrive à Campbellton le 20 juillet 1919, dans une paroisse où l'église paroissiale et les institutions des Religieuses Hospitalières de Saint-Joseph, hôpital et école, ont été la proie des flammes en 1918.

A l'arrivée du père Melanson, la reconstruction de l'église est déjà décidée mais la construction de l'école est remise à plus tard. Entre-temps, les enfants prennent le chemin des écoles publiques et ne reçoivent pas à l'école l'enseignement religieux auquel ils ont droit.

C'en est assez pour déterminer le curé et ses paroissiens à construire une école au plus tôt. Les travaux commencent le 1er mai 1922.

Le père Melanson a la mission de trouver une communauté religieuse qui prendrait en charge la future école. Ses démarches entreprises auprès de quatorze communautés religieuses au Québec s'avèrent peine perdue. Son évêque lui dit alors. *« Dans ce cas, il faudra en faire avec l'étoffe du pays »*.

Après avoir cherché et prié, le père Melanson correspond avec des institutrices laïques pour leur demander de venir servir à l'école paroissiale de Campbellton, sous un petit règlement de vie religieuse. À la fin du mois d'août 1922, il accueille 11 demoiselles qui s'engagent librement par un contrat pour un an. Ce noyau constitue les *« Ouvrières de la première heure »*. Les débuts sont plus que modestes, pauvres même.

Le nouvel Institut sera consacré à Marie et portera le nom de **Filles de Marie-de-l'Assomption (f.m.a.)**. Ainsi, en août 1924, l'Église accepte la profession des huit premières f.m.a.

Ouvrières de la Première Heure, 1922

En 2012, les Filles de Marie-de-l'Assomption ont fêté le 90e anniversaire de leur fondation

Le père Melanson, fondateur de la congrégation, se voit promu vicaire général du diocèse de Chatham en 1929, protonotaire apostolique en 1930 et évêque de Gravelbourg en 1932. Puis en décembre 1936, il est promu au siège de Moncton comme premier archevêque. La joie des f.m.a. de saluer le retour de leur fondateur en terre acadienne est cependant de courte durée. Le ministère du fondateur est brusquement interrompu par le cancer qui entraîne sa mort le 23 octobre 1941.

Dès le début de la fondation, les Filles de Marie-de-l'Assomption s'intègrent aux écoles publiques des diocèses francophones du Nouveau-Brunswick et de Gaspé, au Québec, et se dévouent à l'éducation chrétienne de la jeunesse.

Après le concile Vatican II, tout en demeurant attachées à leur œuvre première, l'éducation de la jeunesse, les f.m.a. s'adaptent à des besoins nouveaux. Plusieurs s'insèrent dans divers secteurs de la pastorale diocésaine ou paroissiale de même que dans des services de bienfaisance auprès des plus défavorisés. C'est aussi pendant ces années, en 1954, que la Congrégation entend son premier appel en faveur de l'évangélisation du Peuple de Dieu en terre lointaine. Elle envoie alors ses deux premières missionnaires aux Philippines. Depuis lors, l'élan missionnaire se poursuit. La région des Philippines prend de l'expansion et devient prospère en œuvres et en nombre malgré de grandes épreuves.

Ainsi, décennie après décennie, les f.m.a. ont marché, ouvrant la voie à quelques centaines de femmes venues participer à la même aventure et devenues Ouvrières de la deuxième heure. Ensemble et avec la même ardeur, elles ont continué à travailler la terre reçue en héritage.

Quels que soient les changements opérés dans la société comme dans la vie religieuse, la mission de l'éducation chrétienne confiée aux f.m.a. en 1922 demeure toujours la même. Elle se traduit par des chemins variés qui requièrent des formes multiples de créativité et de présence. Il y a les activités multiples de pastorale paroissiale et diocésaine, la priorité accordée à la formation de laïques appelés à collaborer en Église, la promotion de la femme en particulier l'accueil de celles qui sont victimes de violence, le soutien de centres pour venir en aide aux personnes dans le besoin: les pauvres, les personnes seules ou âgées, l'accompagnement personnel spirituel ou psycho-spirituel. La plupart de ces activités sont devenues des services bénévoles.

Aujourd'hui, la Congrégation, a pour champ d'actions le Nouveau-Brunswick, la Gaspésie et les Philippines.

Fortes de l'espérance et de la confiance que leur inspire Marie de l'Assomption, les f.m.a. continuent la route en demeurant à l'écoute des besoins du monde et de l'Église. Dans une constante volonté de fidélité au Christ et à l'Église, elles participent à la création d'un monde de justice, d'amour et de paix. Voilà pour elles la plus grande espérance de lendemains selon le cœur de Dieu.

En 2012, les Filles de Marie-de-l'Assomption ont fêté le 90e anniversaire de leur fondation sous le thème *« Une histoire de femme à raconter »*. Cette année, le 8 septembre 2017, c'est sous le thème *« Une histoire de femme se continue »* qu'elles célébreront leur 95e anniversaire.

CONGRÉGATION DES FILLES DE MARIE-DE-L'ASSOMPTION

ici.radio-canada.ca/nouvelle/577644/filles-marie-assomption

Parabole

PARABOLE REVUE BIBLIQUE POPULAIRE · JUIN 2017 _ VOL XXXIII N°2

POUR ALLER + LOIN

Pistes de réflexion

Francine VINCENT et Geneviève BOUCHER

Ces pistes se rattachent au texte de chaque auteur de ce numéro.
Pour vous replonger dans le texte des auteurs,
cliquez sur le numéro correspondant.

01 Sébastien DOANE • PAGES 4-7
02 Guy BONNEAU • PAGES 8-11
03 Jean-Yves THÉRIAULT • PAGES 12-15
04 Gérald CARON • PAGES 16-19
05 Hervé TREMBLAY • PAGES 20-22
06 René GUAY & Philippe VAILLANCOURT • PAGES 23-24

01 QUI EST LE « NOUS » DU DIEU-AVEC-NOUS ?

Sébastien DOANE

« Je suis **avec vous** tous les jours jusqu'à la fin des temps. » (*Mt* 28,20) Le « vous » de Matthieu représente tous ceux et celles qui, de génération en génération, acceptent de suivre Jésus et rejoignent ainsi le « nous » du « Dieu-avec-nous ». On devient « nous » en se laissant transformer par la Parole de Dieu et en participant à la construction de son Royaume.

• Est-ce que vous vous considérez comme faisant partie de ce « nous » ? Quels en sont les signes ?

02 LA RÉDACTION DE L'ÉVANGILE ET L'HISTOIRE DE LA COMMUNAUTÉ DE MARC

Guy BONNEAU

Jean-Marc a traversé des crises dans son cheminement de foi mais « il n'a pas hésité à travailler sa propre terre intérieure afin de toujours mieux accueillir la semence du Royaume et la faire croître en lui ». Ceci lui a permis d'accompagner sa communauté et de l'aider à traverser différentes épreuves.

• Identifiez une épreuve que vous avez vécue dans votre cheminement de foi.
• Quels ont été les différents facteurs qui vous ont permis de traverser cette épreuve ?
• Quels ont été les fruits de cette traversée ?
• Si vous avez un lien d'appartenance à une communauté, comment cette expérience a ou pourrait contribuer à la croissance de foi de votre groupe ?

03 DES COMMUNAUTÉS À RECENTRER SUR L'ESPRIT QUI ANIME JÉSUS

Jean-Yves THÉRIAULT

L'article de Jean-Yves Thériault nomme des éléments chers à Luc qui pourraient être, pour les communautés chrétiennes actuelles, une eau vivifiante et une nourriture substantielle afin de les aider à grandir dans leur foi à travers leurs besoins et défis.

• Quels éléments du texte vous interpellent et pourraient aider votre communauté à se recentrer sur l'esprit qui animait Jésus ?

04 LE TÉMOIGNAGE DU DISCIPLE BIEN-AIMÉ À LA COMMUNAUTÉ

Gérald CARON

De nombreux signes ont été consignés dans l'évangile de Jean pour que les membres de sa communauté qui n'ont pas vu le Christ croient, ou continuent de croire, que Jésus est toujours vivant. Parmi ces signes, on retrouve le lavement des pieds et le don de l'Esprit saint. Ainsi, Jésus invite les disciples à s'aimer les uns les autres de la même manière qu'il a aimé les siens, et à ne pas avoir peur devant l'adversité du monde, les relations conflictuelles, les différents soucis et les rivalités, parce qu'il est toujours avec eux par son Esprit.

• À quoi et comment reconnaissez-vous cet amour fraternel et ce don de l'Esprit au sein de votre communauté chrétienne ?

05 LA COMMUNAUTÉ DERRIÈRE LA SEPTANTE GRECQUE

Hervé TREMBLAY

La communauté juive d'Alexandrie s'est adaptée au milieu culturel hellénistique dans lequel elle vivait en traduisant la Bible hébraïque en grec et en y ajoutant des écrits. Aujourd'hui aussi l'Église est appelée à inculturer le message de l'Évangile là où elle a les pieds.

• Quels sont les défis que la culture d'aujourd'hui pose aux communautés chrétiennes d'ici dans la transmission de la foi ?
• Quels sont ceux qu'elle relève déjà ? Comment ?
• Quels sont ceux qu'elle pourrait aussi relever ? Comment ?

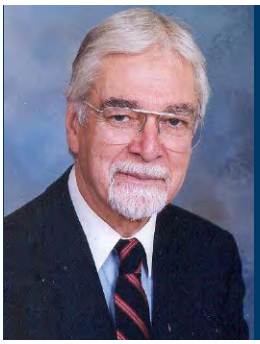
06 LIRE LA BIBLE, C'EST BIEN. DÉCOUVRIR LA PAROLE, C'EST MIEUX

Entrevue avec René GUAY, réalisée par Philippe VAILLANCOURT (d'après la thèse de doctorat de René Guay, intitulée Lire la Bible au cœur de l'Église du Québec)

Dans sa thèse de doctorat, René Guay constate trois passages qui s'effectuent quand on lit la Parole de Dieu dans une lecture communautaire :

1. Un passage qui va de la découverte du texte à la découverte de la Parole ;
2. Un passage qui mène à une meilleure connaissance de soi-même et à un cheminement spirituel ;
3. Un passage qui favorise une ouverture aux autres.

GUY COUTURIER (1929-2017)



SOCABI désire exprimer sa reconnaissance envers cet éminent professeur et habile communicateur au service de la Parole de Dieu.

Pendant 26 années, de 1978 à 2004, le père Guy Couturier a signé une chronique d'archéologie dans chaque numéro du magazine *Parabole*.

Guy Couturier est né le 22 avril 1929 à Saint-Joseph de Madawaska, au Nouveau-Brunswick. Après des études secondaires au Petit séminaire des Pères de Sainte-Croix, à Ville Saint-Laurent, et des études en théologie à Rome (Université Saint-Thomas d'Aquin), Guy Couturier a eu le privilège d'acquérir une formation dans le domaine des études bibliques et proche-orientales anciennes auprès des plus grands maîtres. Il fit d'abord un séjour à la John Hopkins University de Baltimore, auprès du Professeur William F. Albright, pour y apprendre les langues sémitiques, puis trois années d'études à l'École Biblique et Archéologique Française de Jérusalem, où il côtoya le Père Roland de Vaux, dont les travaux dans le domaine de l'histoire et de l'archéologie biblique font encore autorité aujourd'hui.

Doté d'une aussi solide formation, Guy Couturier amorça sa carrière académique comme professeur d'interprétation biblique au Scolasticat de Sainte-Geneviève des Pères de Sainte-Croix. Il enseigna également dans la prestigieuse University of Notre Dame (South Bend, Indiana) et à l'École Biblique de Jérusalem. Il fut le premier canadien à devenir membre de la Commission Biblique Pontificale (1978). Mais la plus grande partie de sa carrière s'est déroulée à la Faculté de Théologie de l'Université de Montréal, de 1967 à 1994. Pilier des études bibliques à cette faculté, il a contribué avec compétence et dévouement à la formation de centaines d'étudiants, dont plusieurs ont poursuivi jusqu'au doctorat sous sa direction et ont fait carrière dans le domaine. Ses étudiants retiennent particulièrement son érudition, de même que la rigueur et la clarté des exposés de Guy Couturier.

Ces mêmes qualités se retrouvent dans de nombreuses publications signées par Guy Couturier. Son article sur les rapports entre « Sagesse babylonienne et sagesse israélite » (1961) et son commentaire sur Jérémie dans le *Jerome Biblical Commentary* (1968, 1990) demeurent des classiques souvent cités. De nombreux autres articles portant sur des sujets aussi variés que l'interprétation des textes du Pentateuque, des prophètes ou des écrits de sagesse, l'histoire et l'archéologie biblique, ont été disséminés dans des revues canadiennes (*Église et Théologie, Science et Esprit et Sciences religieuses*) ou européennes (*Assemblées du Seigneur*) et dans une douzaine d'ouvrages collectifs tels que *Dieu, parole et silence* (1977), *Essais sur la mort* (1985), *L'altérité, Vivre ensemble différents* (1986), *La Vie de la Parole – Mélanges Pierre Grelot* (1987). Il a dirigé un ouvrage collectif sur *Les patriarches et l'histoire* (1998) dans lequel il signe lui-même un très important texte sur la question controversée des rapports entre l'archéologie et la Bible dans la reconstruction de l'histoire ancienne d'Israël. On retrouve une sélection de ces articles dans le recueil, « *En commençant par Moïse et les prophètes… » : Études vétérotestamentaires* (2008).

En outre, Guy Couturier s'est toujours préoccupé de diffuser abondamment ses connaissances auprès d'un vaste auditoire. Conférencier recherché, il s'est également illustré comme commissaire de l'exposition *Rome, 1000 ans de civilisation* tenue à Montréal en 1992 et qui a connu un immense succès auprès d'un large public. Pendant toute sa carrière, Guy Couturier s'est employé activement à stimuler la relève non seulement par l'enseignement, mais aussi par ses engagements comme membre du conseil d'administration du Stonehill College (Boston) et comme président des Amis canadiens de l'École Biblique. En 2003, Guy Couturier fut introduit à la Société Royale du Canada. Des doctorats honorifiques lui ont été octroyés par plusieurs institutions, dont l'Université de Moncton (2004) et le Collège universitaire dominicain d'Ottawa (2006). Il est décédé à Montréal le 9 mai 2017.

L'œuvre de Guy Couturier, interprète passionné de la Bible à la lumière de l'histoire et de l'archéologie, témoigne mieux que tout discours de la possibilité d'approfondir sa foi en mettant à contribution toutes les ressources de son intelligence!

Jean Duhaime, professeur émérite,
Institut d'études religieuses, Université de Montréal

PUBLICATIONS DES MEMBRES

Deux membres de **SOCABI** ont récemment publié de nouveaux livres qui nous permettent d'approfondir notre connaissance de la Bible.

Absolument singulier, le livre de Qohélet contient sans doute les propos les plus décapants de la Bible. Parce que tout s'achève dans la mort, Qohélet, appelé aussi l'Ecclésiaste, estime que « tout est vanité ». Si tout aboutit à la mort, pourquoi faire tant d'efforts en cette vie, pourquoi tant courir, pourquoi tant s'efforcer d'être sage ? Qohéleth dira même que, ce que l'être humain a de mieux à faire pour que sa vie ait un peu de sens, c'est de profiter des plaisirs de la table et du lit! Avouons que ce sont là des propos provocants, que l'on ne s'attendrait pas spontanément à trouver dans la Bible! Pas à pas, et avec autant d'humour que d'érudition, Michel Proulx revisite un livre profond et paradoxal, comme l'est toute vraie quête de bonheur. Le lecteur y découvre un ouvrage de sagesse sensible aux questions que se posent encore et toujours aujourd'hui les hommes et les femmes du XXIe siècle.

PROULX Michel, *À la recherche du bonheur, Une lecture de Qohélet,* Québec, Novalis, 2015, 240 pages

Qu'ils soient malades, âgés ou affaiblis, des hommes et des femmes s'adressent au Seigneur avec leur lot d'épreuves et leurs attentes de Salut. Le coeur gonflé d'espérance, ils s'appuient sur le Seigneur qui leur prête oreille et porte secours. Les psaumes de supplication occupent le tiers du psautier. Ils suivent à peu près tous le même mouvement : invocation, lamentation, description des souffrances, puis supplication : le priant crie vers Dieu avec confiance, lui demandant de ne pas l'abandonner. La plupart des psaumes de supplication se terminent sur une note de confiance. Faisant partie d'un peuple qui a connu la puissance de Salut que le Seigneur a mise en oeuvre tout au long de son histoire, le priant croit que Dieu se comportera également à son égard comme son Sauveur. En faisant nôtre la prière des psaumes, nous découvrons que les distances n'existent plus entre les êtres humains quand ils vivent une épreuve. La souffrance nous rapproche les uns des autres en même temps qu'elle sollicite un affermissement de notre foi et de notre espérance en Dieu.

GUILLEMETTE Yves, *Prières pendant la maladie,* Québec, Novalis, 2014, 120 pages

REMERCIEMENTS AU PÈRE MARCEL DUMAIS

Les membres du Conseil d'administration de **SOCABI**, remercient chaleureusement le Père Marcel Dumais (o.m.i.) pour le travail accompli parmi nous à titre de président de 2012 à 2016. Sa compétence, sa notoriété, sa grande crédibilité en Église et son dévouement ont été des atouts extrêmement précieux pour **SOCABI** à un moment crucial de son histoire.

LE PÈRE TIMOTHY SCOTT, NOUVEAU PRÉSIDENT DE SOCABI

Nous avons le plaisir d'annoncer que la Conférence des évêques catholique du Canada (CÉCC) a approuvé la nomination du père Timothy Scott, c.s.b., à titre de président de **SOCABI**. Il succède ainsi au père Marcel Dumais, o.m.i., qui occupait cette fonction depuis juin 2012.

Né à Regina, le père Scott a fréquenté la Toronto School of Theology et l'Université catholique de Lyon. Il a obtenu une licence en Écriture sainte de l'Institut biblique pontifical et un doctorat en théologie biblique de l'Université pontificale grégorienne. Délégué de la CÉCC pour le dialogue de l'Église catholique romaine et de l'Église luthérienne au Canada, il est également membre de la Commission théologique de la Conférence religieuse canadienne dont il est le directeur général depuis novembre 2014. En 2010, le père Scott a été élu conseiller général des Pères basiliens.

CAMPAGNE DE FINANCEMENT 2016-2017 NOUS Y SOMMES PRESQUE!

Aidez-nous à atteindre notre objectif...

Pour faire un **don en ligne** (Paypal, Visa ou MasterCard)

par **la poste** à : **SOCABI**
2000, rue Sherbrooke Ouest,
Montréal, (Qc) Canada, H3H 1G4

POUR PLUS D'INFORMATIONS : M. Francis Daoust
(514) 677-5431 directeur@socabi.org

« *Un temps pour chercher, et un temps pour perdre* » (*Qo* 3,6)

Perdre notre temps! Le Qohélêt serait-il tombé sur la tête? Gaspiller son temps est une chose qu'il faut éviter à tout prix. Oui, à tout prix, car le temps, c'est de l'argent! C'est ce que nous dit très clairement la société dans laquelle nous vivons aujourd'hui. Il faut travailler, être productif, performer et maximiser son emploi du temps. Pas question de s'arrêter pour ne rien faire!

Il est déplorable de constater que la Bible affirme pourtant tout le contraire et qu'elle regorge de personnages qui osent se reposer! Un cas flagrant est celui d'Élie le Tishbite, qui faisait pourtant un boulot remarquable en éliminant les prophètes de Baal, et qui se permet de quitter son travail lorsque sa tête est mise à prix par la reine Jézabel afin d'aller dormir (1 *R* 19, 2-3.5)! Un autre exemple pitoyable est celui de Paul de Tarse qui conclut la lettre qu'il adresse aux Romains en souhaitant aller les rejoindre afin, croyez-le ou non, de se reposer (*Rm* 15, 32)! Même le messie n'y échappe pas. Alors que la tempête fait rage et que la vie de ses disciples est mise en péril, celui-ci dort confortablement au fond de la barque (*Mc* 4, 38)...

Mais peut-on les blâmer ? Toutes ces personnes ne font que suivre l'exemple même de Dieu qui, dès les toutes premières pages de la Bible, se repose non pas quelques minutes, mais durant une journée toute entière! N'ayant jamais nous-mêmes créé le monde en six jours, nous ne sommes pas en mesure de juger des agissements de Dieu lors du septième. Le problème est cependant que Dieu ne limite pas ce laisser-aller à lui-même, mais encourage – oui, vous avez bien lu – encourage toute la création à suivre son exemple! En effet, le peuple d'Israël doit non seulement se reposer lui-même (*Ex* 16, 29), mais doit permettre aux serviteurs, aux étrangers et au bétail de faire de même (*Ex* 23,12 ; *Dt* 5,14). Selon cette logique d'oisiveté, même le sol doit se reposer (*Lv* 25,2). Pouvez-vous croire que Dieu va même jusqu'à affirmer que ce repos est le signe de la relation qu'il entretient avec l'humanité (*Ex* 31,17) ? Côté productivité, nous avons définitivement vu mieux!

C'est sur cette note humoristique que toute l'équipe de Parabole vous souhaite d'agréables vacances estivales. Puissiez-vous, comme Élie, prendre du recul par rapport aux préoccupations du travail et être attentif à la présence souvent très subtile de Dieu dans vos vies. Puissiez-vous, comme Paul, profiter des moments de qualité vécus avec les êtres chers. Puissiez-vous, comme Jésus, vous reposer dans l'assurance du salut malgré la tourmente environnante.

Et que Dieu multiplie abondamment vos temps perdus!

Société catholique de la Bible
2000 rue Sherbrooke Ouest, Montréal
(Québec) H3H 1G4